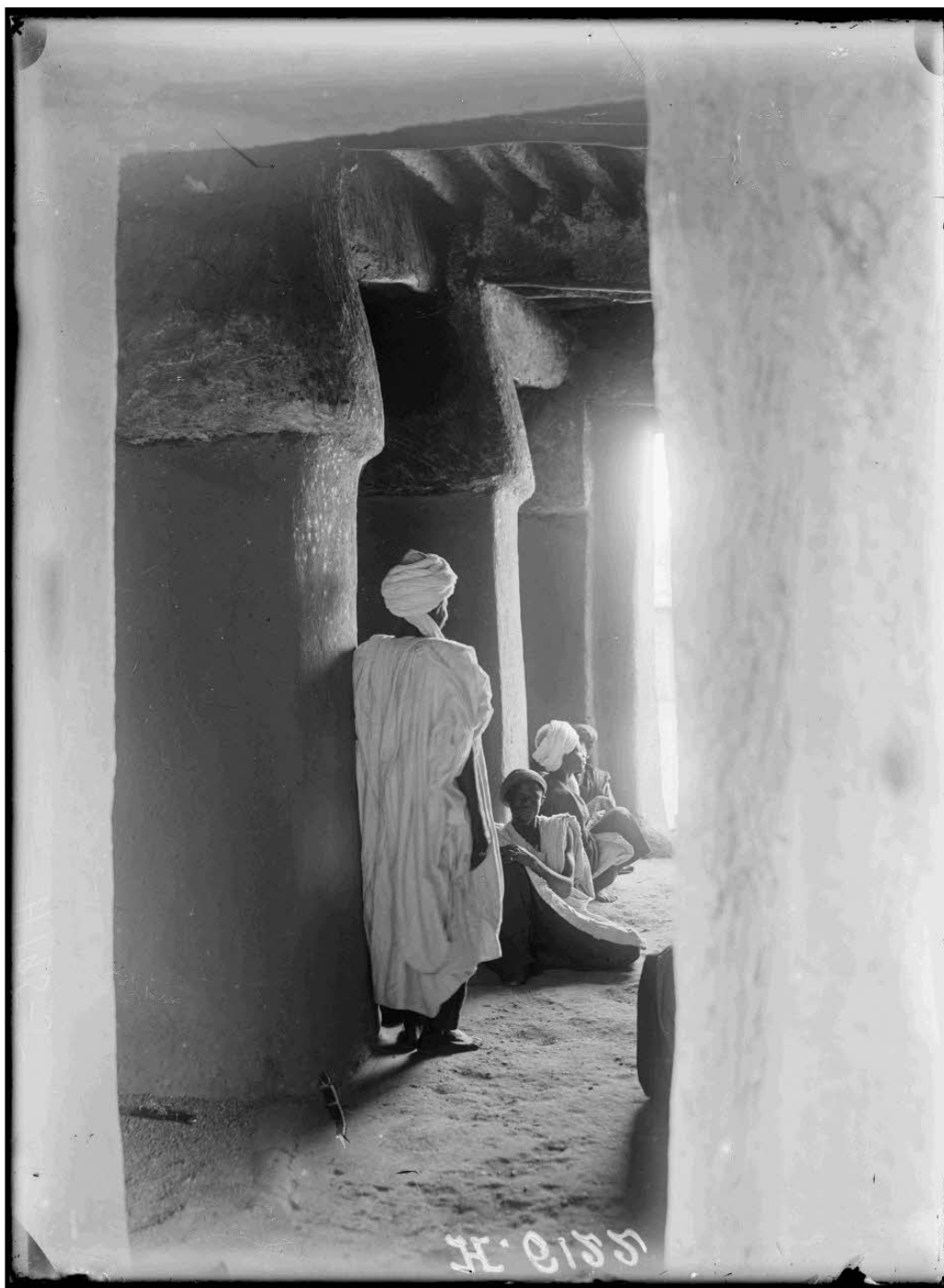


# LE CAMEROUN EN 1917-1918

Histoire, paysages, ethnies



*SPA 202 H 6122 - Garoua. Couloir d'entrée d'une maison foulbé.  
10 janvier 1918, Frédéric Gadmer*

*VUS PAR FREDERIC GADMER, PHOTOGRAPHE MILITAIRE*

Après l'assassinat de l'archiduc François Ferdinand le 28 juin 1914, si le jeu des traités constitue le moteur « mécanique » du déclenchement du 1<sup>er</sup> conflit mondial, le poids des arrières pensées coloniales n'en constitue pas moins un facteur d'importance. En effet, dès août 1914, le Comité de l'Afrique française souligne qu'il faut « dès maintenant songer aux solutions coloniales de la guerre ; aux répartitions territoriales qui la couronneront ». L'intérêt porté par les puissances européennes aux territoires d'outre-mer ne cesse de croître depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, marqué par une expansion des implantations et des investissements économiques en Asie et en Afrique, en partie sous couvert d'exigences morales, les nations « civilisées » ayant pour « devoir » d'y apporter le progrès.

Tard venue sur le théâtre ultramarin, l'Allemagne s'est faite sa place en quelques années grâce à l'audace de ses explorateurs suivis de missionnaires persévérants et de négociants obstinés, peu soutenus par leur gouvernement dans les premiers temps. En Afrique, les Allemands s'implantent d'abord dans l'actuelle Namibie en 1884, puis au Togo et au Cameroun, dont la conquête se déroule de 1884 à 1902. Pendant les premières années l'installation allemande reste le fait des seules compagnies privées, l'administration et l'armée étant très peu représentées et les territoires ayant le statut de protectorat. L'Allemagne préfère économiser ses forces militaires pour une éventuelle guerre en Europe, tandis que la France et la Grande-Bretagne adoptent sur le continent africain une politique nettement plus affirmée. La France notamment construit peu à peu la continuité de ses possessions, réalisées en 1900 au moment où trois colonnes venues d'Algérie (Fourreau-Lamy), du Sénégal (Joalland-Meynier) et du Congo (Gentil) effectuent leur jonction au lac Tchad, reliant ainsi l'Afrique du Nord, l'Afrique occidentale et l'Afrique équatoriale française (AOF et AEF). De sorte qu'au début du conflit mondial, le rapport de force entre les Alliés et la *Schutztruppe*<sup>1</sup> défendant le territoire camerounais est très déséquilibré. Celle-ci offrira néanmoins pendant près de deux ans une résistance acharnée aux forces françaises, anglaises et belges qui tenteront à plusieurs reprises de l'encercler à partir des territoires voisins : AOF, AEF, Nigeria et Congo belge. Retranchés dans Yaoundé, les Allemands finiront par évacuer leurs effectifs vers la Guinée espagnole au sud, tandis qu'un dernier îlot de résistance effectuera sa reddition dans le nord du pays, à Mora.

En décembre 1916, dix mois après la fin de la conquête, Frédéric Gadmer, opérateur à la Section Photographique et Cinématographique de l'Armée, débarque à Douala pour une mission photographique. En un an et demi, il va parcourir ce territoire nouvellement conquis, dont la surface est à peu près équivalente à celle de la France, d'ouest en est, vers Yaoundé et Akonolinga, puis vers le sud et la frontière avec la Guinée espagnole (actuelle Guinée Equatoriale), avant d'entamer un long périple vers le nord jusqu'au lac Tchad et de redescendre vers Douala.

Avant de le suivre sur son trajet, avec ses accompagnateurs, ses porteurs et son matériel, à travers des paysages contrastés et à la rencontre de peuples très divers, il convient de retracer les grandes étapes de l'histoire du Cameroun.

---

<sup>1</sup> Forces armées chargées de la sécurité et de la défense des colonies allemandes en Afrique, constituées de volontaires européens et indigènes.

## I. RAPPELS HISTORIQUES.

### I. a. Le Cameroun avant la pénétration occidentale<sup>2</sup>.

Le premier Etat connu des historiens dans la région est celui du Kanem-Bornou, qui se développe autour du lac Tchad à partir du IX<sup>e</sup> siècle. Il devient musulman au XI<sup>e</sup> siècle et atteint son apogée à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Au XVII<sup>e</sup> siècle, il impose sa souveraineté à la majeure partie du territoire camerounais, mais se heurte sans cesse à la résistance des peuples et des petits royaumes (notamment les royaumes Kotoko et Mandara). A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la grande vague migratoire des *Peul* (ou *Foulbé*), peuple de pasteurs nomades venus de l'ouest (de l'actuel Mali), atteint le Lac Tchad. Au siècle suivant, les *Peul* s'implantent dans l'Adamaoua actuel, contribuant à la diffusion de l'Islam. Ils s'organisent en petits Etats théocratiques musulmans, dirigés par un *lamido*, à la fois chef politique et spirituel. Le royaume Bamoun, fondé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, prend son essor par la force des armes. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Etats musulmans, étendent et consolident leur pouvoir.

### I. b. L'exploration et l'occupation de la côte camerounaise.

Au Ve siècle avant J.C., Hannon, un archonte carthaginois quitte sa capitale avec 60 vaisseaux à rames, franchit le détroit de Gibraltar et longe la côte ouest de l'Afrique. Il serait arrivé par étapes jusqu'au golfe de Guinée, où il aurait vu un volcan en éruption qu'il nomma le « Char des Dieux » et dont la description semble correspondre au mont Cameroun<sup>3</sup>.



SPA 107 H 4055 - Douala. Vue sur le Cameroun. 22 décembre 1916

Au début de l'année 1471, des navigateurs portugais, Jean de Santarem et Pierre d'Escobar<sup>4</sup>, découvrent l'embouchure d'une rivière qu'ils baptisent « *Rio dos Camaroes* » en raison de l'abondance des crustacés

qu'on y trouve<sup>5</sup>. Sous l'influence espagnole, le nom est ensuite transformé en « *Rio dos Camarones* », ou « *Rio de los Camerones* », puis au XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'influence anglaise, il devient « *Cameroon* ». Au début le nom est également donné à la ville de Douala ainsi qu'au volcan situé non loin, le mont Cameroun. En 1901, les Allemands étendront la dénomination

<sup>2</sup> Relax Magazine, le journal online de l'Afrique des cultures, consulté le 24 /06/ 2012 sur <http://www.relaxemagazine.4t.com>

<sup>3</sup> Son voyage a été transcrit sur une stèle dans un temple carthaginois, détruite pendant les guerres puniques, mais dont des visiteurs grecs ont laissé une traduction.

<sup>4</sup> OWONA, Adalbert, *La naissance du Cameroun -1884-1914*, Paris, L'Harmattan, 1996. Certains auteurs attribuent la découverte à un autre navigateur portugais, Fernando Po (mais il semble que ce dernier ne soit parvenu dans les eaux du Wouri qu'en 1472), ou à Lopo Gonzalves, qui navigua dans ce secteur entre 1471 et 1475.

<sup>5</sup> *Camaroes* est le pluriel de *camarao*, crevette.

« Kamerun » à l'ensemble de leur colonie et rebaptiseront Douala, du nom de l'ethnie locale, la ville située à l'embouchure du Wouri.

Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, la traite négrière se pratique sur les côtes camerounaises, dans les villages situés aux alentours de l'estuaire du Wouri. Sous l'influence des Anglais, elle va peu à peu cesser, ces derniers indemnisant les chefs de village pour la perte de revenus subie par l'arrêt de ce commerce. Un traité de 1840 précise le montant annuel de cette indemnité, le « dash » : « 60 fusils, 100 pièces de toile, 2 barils de poudre, 2 tonneaux de rhum, 1 uniforme écarlate avec épaulette, 1 sabre », qui est perçue à condition que les chefs des tribus avertissent les croiseurs britanniques de la présence des bateaux négriers. En 1850 et 1852, le consul britannique John Beecroft signe avec les rois Akwa et Bell des traités organisant sur l'estuaire du Wouri le commerce, le trafic dans le port de Douala et la police. En 1856 est créée la cour d'équité de Douala, un tribunal réglemant les conflits entre les navires anglais et la population locale.



SPA 93 H 3687 - Douala. Les quais et le hangar de Woerman & Co. 21 décembre 1916

En 1868, les premières firmes commerciales allemandes ouvrent des antennes à Douala, notamment la maison Woerman, alors que six établissements anglais sont déjà fortement implantés, en particulier la John Holt & Cie, fondée par John Lilley en 1840.

### I. c. Les premiers explorateurs de l'intérieur.

En 1822, le lieutenant Hugh Clapperton, un Ecossais, le Dr Walter Oudney et le major Dixon Denham partent en mission d'exploration depuis Tripoli vers le Soudan central et les royaumes du Bornou et de Sokoto. Clapperton atteint le lac Tchad, puis le fleuve Logone en 1823. Denham atteint Mora, où il est reçu par le sultan des Mandara.

En 1856, une expédition anglaise partie de Tripoli, composée des trois Allemands Oberweg, Vogel et Barth, et du Britannique Richardson, explore l'Afrique centrale sur les traces de Clapperton. Oberweg navigue sur le lac Tchad, remonte le cours du Chari et trouve la mort au Ouaddaï (dans l'actuel Tchad). Vogel et Richardson meurent également. Barth explore le Logone et le cours supérieur de la Bénoué en 1851<sup>6</sup>. Il est le seul à revenir en Europe.

Entre 1868 et 1874, les Allemands Gerhard Rohlfs et Gustav Nachtigal, venus du nord, explorent le bassin de la Bénoué et le royaume kotoko de Logoné-Birmi. En 1884, Nachtigal, devenu commissaire du Reich pour l'Afrique occidentale, est chargé par Bismarck de délimiter les possessions allemandes au Togo et au Cameroun.

<sup>6</sup> Johnston, Harry H., *A history of the colonization of Africa by alien races*, consulté sur le site de la bibliothèque de l'université de Caroline du Nord, le 25/06/2012

C'est à partir de cette date qu'une nouvelle vague d'explorateurs s'attache à étudier les potentialités du territoire camerounais dans l'optique de sa mise sous contrôle par l'Allemagne. En 1889, Eugen Zintgraf est le premier Européen à voyager du sud vers le nord du pays, allant de Kumba, au nord de Douala, jusqu'à Garoua. En 1893-1894, la société coloniale allemande finance l'expédition von Uechtritz-Passarge, qui séjourne dans l'Adamaoua et parcourt la région comprise entre N'Gaoundéré et Maroua<sup>7</sup>. Le géographe Siegfried Passarge observe le pays et ses habitants mais propose également des mesures concrètes pour l'administration et l'exploitation économique du pays. En 1902-1903, une expédition conduite par Fritz Bauer, un commerçant, complète l'expédition Passarge sur la zone Benoué-Niger-lac Tchad. Elle est chargée de déterminer comment exploiter avantageusement et le plus vite possible les possibilités de l'arrière-pays.

Le sud du pays n'est réellement exploré par les Allemands qu'à partir de la conquête de la colonie.

#### **I. d. La colonisation allemande.**

De 1840 à 1883, c'est l'influence britannique qui prédomine sur la bordure maritime du Cameroun, à travers la signature de multiples traités commerciaux avec les tribus côtières, notamment les *Douala*. En 1882, en proie à des rivalités claniques internes, ceux-ci sollicitent un protectorat anglais. Les Anglais parrainent un accord de paix entre les clans rivaux *Akwa* et *Bell*, mais ne donnent pas suite à la proposition des *Douala*. Selon Blaise Alfred N'Gando<sup>8</sup>, « *l'expectative indigène buta sur le désintéressement anglais ; raison pour laquelle les chefs indigènes se tournèrent opportunément vers les Allemands avec lesquels ils signèrent le traité du 12 juillet 1884*<sup>9</sup>. *Le 19 juillet, soit 5 jours plus tard, le Consul anglais Edward Eyde Hewett arriva sur la côte camerounaise... avec – curieusement – un accord favorable de son gouvernement autorisant le protectorat anglais. Mais il était trop tard !* ». Hewett y gagne le surnom de « *too late consul* ». Par ce traité, les rois Bell, Akwa et Deido cèdent « *tous leurs droits de souveraineté, de juridiction, de législation et d'administration des territoires* » et demandent en échange « *la protection de l'Empire allemand et la suzeraineté de sa majesté l'Empereur d'Allemagne* ». Le 14 juillet 1884, le consul Nachtigal hisse solennellement le drapeau allemand sur la nouvelle colonie.

Ne réussissant pas à convaincre les *Douala* de dénoncer ce traité, les Britanniques incitent les indigènes à la révolte. Bonabéri, située en face de Douala sur l'embouchure du Wouri, entre en rébellion en décembre 1884, matée par le contre amiral Knorr, qui rase le village et la mission baptiste, et fait fusiller le meneur. Knorr établit fermement l'autorité allemande et dissout la cour d'équité que les Anglais avaient créée en 1856. Commencent alors la pénétration vers l'intérieur du pays et la délimitation progressive des frontières du Cameroun allemand, conformément aux résolutions de la conférence de Berlin<sup>10</sup>.

<sup>7</sup> Passarge, Siegfried, *Rapport de l'expédition du comité allemand pour le Cameroun au cours des années 1893-1894*, traduit de l'allemand par E. Mohammadou, éditions Karthala, 2010, 622 pages

<sup>8</sup> Ngando, Blaise Alfred, *La France au Cameroun 1916-1939, colonialisme ou mission civilisatrice ?*, L'Harmattan, Paris, 2002, 232 pages

<sup>9</sup> En fait, les chefs indigènes cèdent leurs droits à la compagnie de commerce Woermann qui les rétrocède le lendemain au gouvernement allemand.

<sup>10</sup> Du 15 novembre 1884 au 23 février 1885, les puissances européennes se réunissent à Berlin pour déterminer les conditions auxquelles elles doivent se soumettre pour que leurs nouvelles annexions en Afrique soient reconnues : tout état assurant la prise de possession d'un territoire doit adresser une notification aux autres puissances et effectuer une occupation réelle.

Les Allemands s'accordent avec les Britanniques sur la fixation de la frontière occidentale, d'abord dans sa portion sud en 1885 - région du mont Cameroun, zone volcanique particulièrement fertile, où ils vont créer de grandes plantations - puis en diagonale jusqu'à la Bénoué en 1886. Les explorations vers le nord permettent d'asseoir successivement l'occupation allemande sur le plateau central de l'Adamaoua au climat tempéré, puis sur la chaîne montagneuse et la barre rocheuse qui surplombe la vallée de la Bénoué, et enfin sur les monts Mandara jusqu'au lac Tchad. La frontière sud est délimitée en accord avec les Français en 1885.



**SPA 172 H 5406 - Kribi. Statue du major Dominique, ancienne terreur du Cameroun. 12 juillet 1917**

Vers le centre, Richard Kund et Hans Tappenbeck parcourent la région du Nyong et de la Sanaga en 1887, puis, au cours d'une deuxième expédition, fondent le poste de Jaunde, qui deviendra Yaoundé. Après avoir commandé à deux reprises les troupes allemandes dans l'Adamaoua et le nord du Cameroun, le capitaine Hans Dominik, s'installe à Yaoundé transformée en base militaire, et explore une grande partie du sud et de l'est du Cameroun en 1896-1898, puis de 1903 à 1910. Il soumet plusieurs tribus et noue des relations avec des chefs, notamment Atangana et Eboko. L'est de la colonie n'est vraiment pacifié que vers 1907.

Pendant toute la période de la conquête, les Allemands sont confrontés à de nombreuses révoltes indigènes, notamment de la part des

*Douala*, et y font face par la création d'une armée, la *Schutztruppe* qui mène 14 expéditions punitives entre 1902 et 1905, avant que ne s'ouvre une dizaine d'années de paix, précédant le déclenchement de la guerre.

En 1911, les frontières font l'objet de modifications. Pour avoir les coudées franches au Maroc<sup>11</sup>, la France doit céder à l'Allemagne une bande de territoires à l'est et au sud du Cameroun, pris sur les territoires de l'Oubangui, du Congo et du Gabon, délimitant ainsi un « nouveau Cameroun », subitement accru de 275 000 km<sup>2</sup> et d'un million et demi d'habitants. A la veille de la guerre, le « grand Cameroun » compte un peu plus de 4 millions d'âmes sur 750 000 km<sup>2</sup><sup>12</sup>.

A la veille de la guerre, un incident ravive les tensions entre l'autorité allemande et la population des *Douala* : un projet d'expropriation d'une partie des habitants de Douala pour construire un quartier réservé aux Européens provoque leur colère et aboutit à un mouvement

<sup>11</sup> Le 1<sup>er</sup> juillet 1911, l'Allemagne envoie une canonnière devant Agadir pour protéger ses intérêts coloniaux au Maroc et porter un coup d'arrêt à l'expansion des Français qui viennent d'occuper Rabat, Fès et Meknès. Les deux pays se trouvent alors au bord d'un conflit. Après de difficiles négociations, l'Allemagne renonce à sa présence au Maroc en échange de territoires en Afrique équatoriale.

<sup>12</sup> Sur la délimitation successive des frontières du Cameroun, voir Owona, Adalbert, *La naissance du Cameroun (1884-1914)*, Cahiers d'études africaines, année 1973, volume 13, n° 49, pp. 16-36

insurrectionnel durement réprimé. Les événements se terminent par la pendaison, le 8 août 1914, de Rudolf Douala Manga Bell, le petit-fils du roi Bell cosignataire du traité de 1884.



**SPA 107 H 4048 - Maison d'habitation de fonctionnaires, dans Ivyroad, quartier de Bonanjo, dont les Douala ont été expulsés lors de l'opération de « déguerpissement » préalable à la création d'un quartier européen. 22 février 1916**

## II. CONQUÊTE DE LA COLONIE PAR LES ALLIÉS<sup>13</sup>.

Il peut paraître surprenant de voir les opérations militaires débiter si rapidement dans cette région. Les gouverneurs allemands locaux (Togo, Cameroun) plaident pour la neutralité et désirent plutôt maintenir l'Afrique hors de la guerre. Mais les militaires alliés stationnés outre-mer n'imaginent pas rester en dehors du conflit et vont vite recevoir de leurs gouvernements

l'ordre d'agir. A peine six jours après la mobilisation en Europe, Français et Anglais s'entendent sur la stratégie à adopter. Ils prennent le Togo en trois semaines puis se tournent vers le Cameroun pour plusieurs raisons : les proclamations de neutralité des Allemands leur paraissent peu fiables, ils veulent éviter que ces derniers mettent la main sur le Congo belge à partir du territoire camerounais, ils veulent contrôler le trafic fluvial sur le fleuve Congo, menacé par la bordure orientale du Cameroun, et enfin ils veulent mettre la main sur la station de TSF de Douala, pivot des communications dans le golfe de Guinée.

**SPA 110 H 4111 - Douala.  
L'antenne de T.S.F. détruite le  
29 septembre 1914.  
26 décembre 1916**

De par sa situation géographique, le territoire camerounais est entouré de colonies anglaises, françaises et belges à partir desquelles va se dessiner un vaste mouvement d'encercllement des forces



<sup>13</sup> L'essentiel de ce récit est tiré de l'ouvrage de Rémy Porte, *La conquête des colonies allemandes, naissance et mort d'un rêve impérial*, 14-18 Editions, novembre 2006, 433 pages.

allemandes depuis les frontières, renforcé par la constitution d'un corps expéditionnaire opérant à partir de Douala, localité rapidement investie, et par le fait que les communications navales sont coupées avec la mère patrie. Repoussées vers le centre-sud, les forces allemandes du Cameroun trouveront, après un an et demi de résistance, une issue vers une zone neutre, la Guinée espagnole (actuelle Guinée Equatoriale).

## II. a. Les forces en présence.

Les forces armées allemandes défendant le Cameroun comptent 200 cadres militaires allemands et 1 600 soldats indigènes, organisés sur le modèle des *Schutztruppen*<sup>14</sup>, auxquels viennent s'adjoindre les effectifs de la police, composée de 30 cadres européens et 1 200 autochtones. Pour les compléter, un millier de réservistes européens sont mobilisés et 1 000 indigènes sont rappelés. Le total se monte donc à 7 000 hommes pour assurer la défense de 4 000 km de frontières. Le matériel lourd se compose de 60 mitrailleuses, 2 canons de 37 mm, 2 canons de 60 mm et 4 canons de 90 mm. L'ensemble est commandé par le lieutenant colonel Zimmermann, auquel le gouverneur Ebermaier remet les pleins pouvoirs militaires après le déclenchement des hostilités. Les chefs traditionnels locaux observent une prudente



neutralité, à l'exception du sultan de Karnak-Logone, dans l'extrême nord, qui embrasse la cause allemande mais perd la vie dans les premiers combats.

SPA 219 H 7121 - *Karnak-Logone. 2e cour du palais du sultan. 15 avril 1918*

Le réservoir des forces alliées, réparties dans les colonies périphériques, se compose comme suit, dans le sens des aiguilles d'une montre :

- au Nigeria, 5 colonnes britanniques, visant trois objectifs sur la frontière occidentale,
- au nord, le régiment du Tchad, commandé à Fort-Lamy par le général Largeau,
- en Afrique équatoriale française (Oubangui-Chari, Moyen-Congo, Gabon), 6 700 hommes, dont 630 Européens, commandés par le général Aymerich,
- au Congo belge, un effectif total de 23 000 hommes, dont une petite partie sera mise à la disposition du général Aymerich.

Un corps expéditionnaire est également mis en place à partir de Dakar, composé d'unités venues des colonies anglaises (Nigeria, Gold Coast, Gambie, Sierra Leone) et d'Afrique occidentale française (tirailleurs sénégalais sous les ordres du lieutenant-colonel Mayer). Il compte au total 5 000 hommes, 4 300 porteurs, une section de chemin de fer et une section anglaise du Génie. L'effectif sera porté à 10 000 hommes en 1915.

L'ensemble du dispositif allié représente une force de 15 000 hommes bénéficiant de bases arrières assez proches et attaquant sur 8 axes différents. Ils vont néanmoins mettre un an et

<sup>14</sup> Sur la composition des *Kaiserlich Schutztruppen*, ou troupes impériales de protectorat, voir Remy Porte, *La conquête des colonies allemandes*, opus cit., p. 128.

de mi à venir à bout de 7 000 hommes bien entraînés, adeptes du coup de main et du déplacement rapide sur un terrain difficile qu'ils maîtrisent de longue date.

## II. b. Les premiers succès.

Commandé par le général britannique Dobell, le corps expéditionnaire connaît au début des succès rapides. Les Français prennent Coco Beach, sur la côte près de Kribi, le 21 septembre 1914<sup>15</sup>. Douala est prise le 27 septembre par le corps expéditionnaire appuyé par deux croiseurs anglais. Mais les Allemands ont déjà évacué la ville, détruit la station de TSF, emporté leurs vivres et leur matériel vers l'intérieur du pays. Les Anglais investissent Bonabéri, sur la rive nord du Wouri, puis progressent sans difficulté sur le Chemin de fer du Nord, où un seul pont, le pont de Nlohé, au km 115, est réellement endommagé. En décembre, les Alliés sont maîtres de N'Kongsamba, terminus de la ligne. Pendant ce temps, les Français combattent le long du Chemin de fer du Centre. Le 2<sup>e</sup> bataillon sénégalais enlève le pont de Japoma, sur la Dibamba, près de Douala. Mais dans sa retraite vers l'est en direction de Yaoundé, la *Schutztruppe* détruit six autres ponts, notamment celui de la Kélé, que le Génie mettra dix semaines à réparer provisoirement. A la mi-octobre, les Français prennent Yabassi, puis Edéa le 26. Mais autour de la ville, importante gare ferroviaire et point d'accès vers la Sanaga, les Allemands opposent une forte résistance jusqu'en décembre 1914.



SPA 130 H 4476 - Japoma.  
Un convoi sur le pont. 13 janvier 1917



SPA 134 H 4517 - So Dibanga.  
Pont détruit, rive gauche, de face. 26 janvier 1917

Les Alliés progressent vers l'est et le sud-est en direction de Bertoua et Batouri, et sécurisent les voies navigables (confluent de la Sangha et du Congo, confluent de la Lobaye et de l'Oubangui)<sup>16</sup>. Pendant ce temps, dans le nord, après la prise de Kousséri<sup>17</sup> par les Français en septembre, c'est l'attentisme des deux côtés, notamment autour de Garoua, important carrefour routier. Les Allemands choisissent de s'y enfermer et construisent un important système de fortifications et de tranchées.

## II. c. L'hiver 1914-1915. Les conditions du combat.

Les territoires conquis le long de la frontière du Nigeria à l'ouest et de l'AEF au sud sont placés sous autorité militaire française ou britannique, suivant l'avancée des colonnes respectives. Le statut de Douala est différent : une administration civilo-militaire est mise en

<sup>15</sup> Voir le récit de cet épisode par le lieutenant de vaisseau Contamin dans *Les archives de la Grande Guerre*, Editions et librairie Chiron, Paris, 1920, sur : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54178502/f127>

<sup>16</sup> Frédéric Gadmer n'a pas visité ces régions. Vers l'est, il n'a pas dépassé Akonolinga.

<sup>17</sup> Sur la rive ouest du Logone, au confluent avec le Chari, face à Fort Lamy, qui est situé sur la rive est.

place sous l'autorité du général Dobell. Puis, le 14 janvier 1915, un condominium provisoire est décidé sur l'ensemble des territoires conquis. Mais les Alliés n'occupent pour l'instant que la région côtière et les abords des deux lignes ferroviaires. Les Allemands disposent encore de tout le plateau central et de ses rebords, avec les positions clés de Yaoundé et de Garoua.

Leurs troupes locales sont bien entraînées grâce à des méthodes mises au point de longue date et couchées sur le papier, notamment dans un manuel récapitulant « *les exercices les plus appropriés au dressage des soldats noirs et des gradés indigènes* ». Les cadres français réutiliseront ultérieurement ce manuel qui sera traduit en français et distribué aux chefs de postes. Pendant toute la conquête, les Alliés seront d'ailleurs étonnés de se trouver confrontés aux mêmes techniques que sur le front européen (façon de creuser les tranchées, de disposer les barbelés et l'artillerie), mais mises en œuvre par des troupes indigènes parfaitement instruites par des cadres venus d'Allemagne leur apprendre les dernières techniques militaires et leur inculquer le sens de l'initiative.



SPA 131 H 4477



SPA 131 H 4478

*Route de Yaoundé, kilomètre 45. Lengoé. Galerie souterraine conduisant au blockhaus nord-ouest. Vue intérieure et extérieure. 9 février 1917*

Pendant l'hiver 1914-1915 s'exacerbent les luttes d'influence entre Français et Anglais en vue du partage ultérieur de la colonie, chacun rejetant sur l'autre la responsabilité des difficultés éprouvées dans la progression des opérations militaires. Parmi les piques et perfidies lancées de part et d'autre, le général Dobell, dans un rapport de janvier 1915, juge "*le contingent français comme ayant peu de valeur pour une action offensive*", tandis que le gouvernement français s'étonne deux mois plus tard que "*les Anglais s'immobilisent aussi bien dans la région de Douala que dans celle de Garoua où nous n'avons pu, dans une circonstance difficile, compter sur leur concours*".

Début 1915, avec l'importance croissante des questions commerciales et économiques dans le financement de la guerre, il apparaît que le Cameroun offre des ressources qui peuvent contribuer à l'effort de guerre aux colonies sans peser sur le budget de l'Etat. Il convient donc de hâter la mainmise des Alliés sur ce territoire. En vue de reprendre une offensive globale, pour un encerclement plus efficace de la *Schutztruppe*, il apparaît nécessaire de mieux

coordonner les forces alliées, qui jusqu'alors relèvent de différents commandements, largement autonomes. Il convient aussi de mieux délimiter les zones d'occupation et d'administration respectives. Ces points sont abordés lors d'une réunion à Douala, le 6 février 1915.

## **II. d. Les conférences de Douala. Les offensives franco-britanniques et la prise de Yaoundé.**

Une offensive est décidée pour le 1er mai 1915 avec le dispositif suivant :

- au nord, une colonne franco-britannique de 900 hommes sous les ordres du colonel Brisset,
- à l'est, une colonne franco-belge de 4 000 hommes sous les ordres du général Aymerich,
- dans le triangle Douala-Kribi-Edéa, une force de 5 200 hommes sous les ordres du général Dobell.

Malgré quelques succès, les rivalités demeurent entre les Alliés, accentuées par les problèmes de communication et la difficulté de coordonner plusieurs milliers d'hommes sur un front circulaire de 4 000 km, c'est-à-dire le double du front européen. Les Français, commandés par le colonel Mayer, prennent Eséka, le 14 mai 1915, mais ensuite le contingent français reste cantonné à Edéa sous les ordres du général Dobell pendant toute la saison des pluies. L'inactivité, la rigueur du climat équatorial et les maladies sont la cause de pertes humaines.



**SPA 202 H 6128 - Garoua. Le cimetière. Un drapeau français et un drapeau britannique flottent sur une sépulture collective. 10 janvier 1918**

Les rares avancées de cette période sont la chute de Garoua, enlevée le 10 juin 1915 par le colonel Brisset, et celle de N'Gaoundéré le 28 juin. Une première tentative britannique sur Garoua avait eu lieu le 26 août 1914 à partir du Nigeria, mais s'était soldée par la mort du commandant de la colonne, à la suite de quoi les Allemands s'étaient retranchés dans la place et l'avaient entourée de fortins. De janvier à mai, les Alliés se dotent d'un canon de 95 mm français et d'un 75 mm de marine britannique et rassemblent leurs forces dans ce secteur du nord, avec un rapport de trois contre un face à l'adversaire. La ville est prise sans un seul tué du côté des Alliés, qui font 37 prisonniers allemands, 200 prisonniers indigènes, et mettent la

main sur 300 fusils, 10 mitrailleuses et 3 petits canons. Sans cette position stratégique, les Allemands sont désormais dans l'incapacité de continuer à défendre le Cameroun central.

Cependant, Français et Anglais ne sont pas d'accord sur la suite à donner à cette victoire : les premiers veulent poursuivre leur avance vers le sud tandis que les seconds préfèrent temporiser. Cette différence d'attitude s'explique en partie par des raisons logistiques, soulignées par Remy Porte : *« Chez les Allemands par nécessité ou chez les Français par tradition coloniale, le nombre d'Européens par compagnie est limité. Dans l'armée britannique, les effectifs sont plus importants et le nombre de porteurs croît d'autant pour assurer le confort minimal nécessaire à la préservation de l'hygiène et de la capacité opérationnelle. La mobilité des troupes allemandes et françaises s'explique d'abord par ce seul facteur »*<sup>18</sup>.

A l'est, les Allemands continuent à résister et à mener des opérations rapides sur l'arrière des colonnes alliées. Au sud, les Français, qui souhaiteraient davantage de mouvement, se trouvent engagés dans de petites opérations limitées. Gaston Doumergue s'étonne depuis la métropole qu'on les cantonne dans un rôle *« de gardes-frontières ou de douaniers »*.

Pour tenter de sortir de cette période d'incertitude, les chefs alliés se réunissent à nouveau à Douala les 25 et 26 août 1915. Mais les problèmes persistent sur l'adoption d'un commandement unique par le général Dobell, qui chapeauterait le corps expéditionnaire et les troupes françaises venues d'AEF. La France finit par conserver son autonomie dans la zone sud, où elle connaît quelques succès (à Sendé et Mangelès).



SPA 126 H 4428



SPA 114 H 4180

*Chemin de fer du centre. Chemin de rondinage menant à la tombe du sous-lieutenant Molières, tué le 16 décembre 1915. La tombe du lieutenant Molières. 18 mars 1917*

Au nord, le général Cunliffe a pris le commandement des Britanniques et des forces interalliées. A l'automne, il prend la ville de Banyo ; le commandant allemand de la place est

<sup>18</sup> Remy Porte, *La conquête des colonies allemandes*, opus cit., p. 386.

tué et 9 Européens sont faits prisonniers, le reste de la garnison s'éparpillant dans la brousse. Les Allemands se trouvent ainsi expulsés de l'Adamaoua. Le colonel Brisset désire exploiter ce succès et poursuivre vers le sud, mais Cunliffe, craignant une contre-attaque, freine le mouvement. La zone est très montagneuse, entrecoupée de profonds ravins ; les liaisons entre les colonnes alliées sont presque inexistantes et elles ignorent leurs positions respectives. En face, le recul de l'ennemi est organisé en solides points de résistance successifs, dans un terrain bien maîtrisé et connu, avec une population indigène restée en grande partie fidèle.

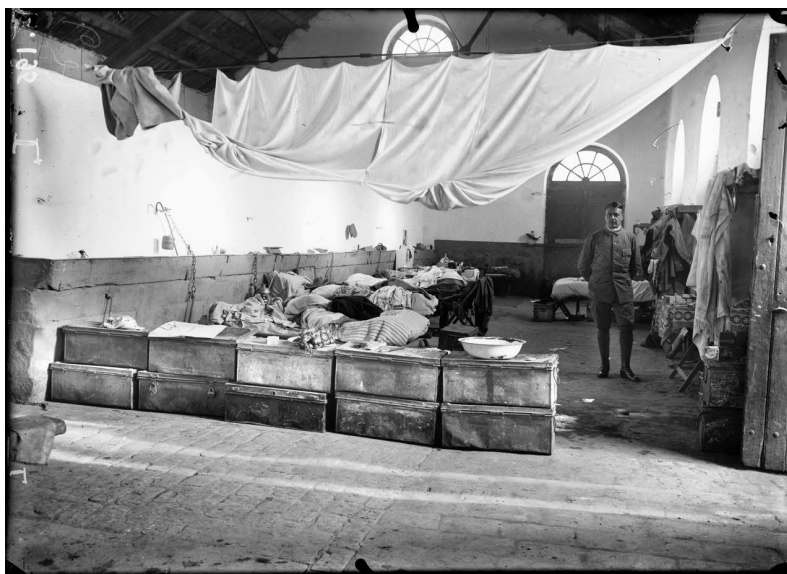
Fin novembre, la colonne franco-britannique du colonel Brisset prend Yoko par le nord et peut assurer la jonction avec les Franco-belges qui arrivent de l'est.



**SPA 179 H 5525 – Yaoundé. Le poste et la grande rue. 17 septembre 1917.**

La manœuvre d'encerclement finissant par réussir, les Allemands abandonnent Yaoundé, qui est occupée par les Alliés le 1er janvier 1916. La colonne Brisset arrive depuis le nord le 6 janvier et le général Aymerich le 7 janvier avec les forces françaises d'AEF. S'ensuit une course de vitesse entre les Alliés et les Allemands faisant retraite par une voie demeurée libre au

sud-est de la ville. La *Schutztruppe* et quelques milliers de civils et familles tentent d'atteindre la Guinée espagnole, territoire neutre. Ebolowa est prise le 19 janvier 1916. De nombreux cadres européens des forces allemandes font alors reddition, tandis que les indigènes qui accompagnaient le mouvement désertent pour rentrer chez eux. Finalement, environ 14 000 personnes se réfugient au Rio Muni, où elles sont désarmées et internées sur l'île de Fernando Po. Quant aux Allemands faits prisonniers au cours des opérations depuis septembre 1914, ils sont transférés dans des camps au Dahomey et au Nigéria, ainsi qu'en Afrique du Nord où ils sont employés à construire des routes et des voies ferrées.



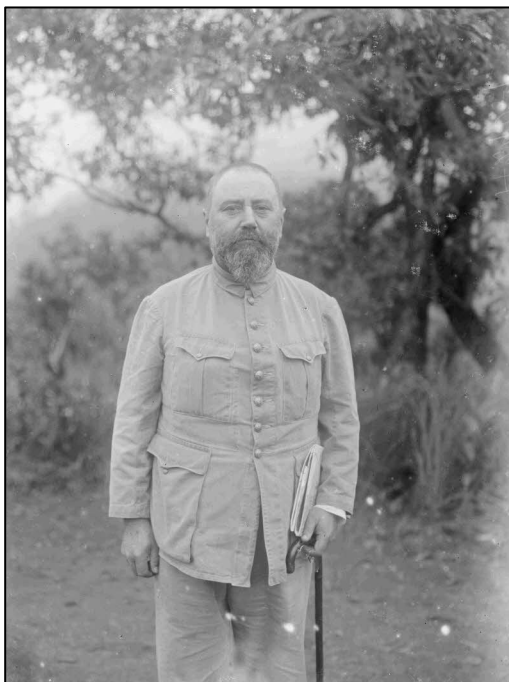
**SPA 4 L 195 – Médéa (département d'Alger). Le dortoir du gouverneur du Cameroun et de ses officiers d'ordonnance. Février 1916, Albert Samama-Chikli**



**SPA 209 H 6531 - Mora. Puits de Djoué bouché par les Français pour couper l'eau aux Allemands. 28 février 1918**

Mais tout n'est pas terminé car il reste un point de résistance dans l'extrême nord du Cameroun, à Mora. Face à quatre tentatives infructueuses, tantôt françaises, tantôt anglaise, la place résiste depuis novembre 1914, tenue par la 3<sup>e</sup> compagnie de la *Schutztruppe*, commandée par le capitaine von Raben, qui a constitué d'importantes réserves de mil et d'eau. Après un dernier assaut, succédant à un siège de trois semaines, cinq officiers allemands et trois cents soldats indigènes finissent par se rendre le 19 février 1916, marquant la fin de la conquête du Cameroun par les Alliés. Les pertes françaises pendant les opérations se montent à 28% de l'effectif engagé et les pertes franco-britanniques totales à 3 500 hommes.

## **II. e. Le partage du Cameroun.**



Il a lieu en mars 1916. Les Anglais obtiennent une bande verticale nord-sud frontalière du Nigeria, représentant environ 1/5<sup>e</sup> de la colonie et les Français tout le reste ainsi que les zones cédées à l'Allemagne en 1911, soit les 4/5<sup>e</sup>. Ces derniers conservent l'essentiel de l'organisation administrative allemande. Les officiers et sous-officiers présents occupent les fonctions de chefs de postes et des fonctionnaires civils arrivent. Le général Aymerich est provisoirement nommé commissaire de la République et, en septembre 1916, il est remplacé par Lucien Fourneau, ex-gouverneur du Moyen-Congo. Les quinze postes militaires endommagés pendant les combats sont réparés.

**SPA 223 H 7312 - Piste de Banyo à Foumban. Lucien Fourneau, gouverneur du Cameroun. 24 juin 1918**

### III. L'ORGANISATION DE LA MISSION PHOTOGRAPHIQUE.

#### III. a. Frédéric Gadmer, photographe, cinéaste, explorateur.

Frédéric Gadmer naît le 3 décembre 1878 à Saint-Quentin, dans l'Aisne, dans une famille protestante. Le père est pâtissier-confiseur et dirige une affaire de 9 employés. La famille s'installe à Paris au début du XX<sup>e</sup> siècle. De 1898 à 1902, Frédéric Gadmer effectue son service militaire à la section des secrétaires d'état-major du Groupement Militaire de Paris, puis est versé dans la réserve d'active. Avant la guerre, il travaille dans une société d'héliogravure, la maison Vitry, 54 quai de la Rapée. Entre la fin de son service et la mobilisation, il réside au 213 avenue de Versailles dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement et effectue plusieurs voyages (à Cologne, Francfort, Anvers, Madrid, Biskra, Alexandrie, Istamboul, Fez, Beyrouth, et en Syrie).

En 1914, il rejoint la 20<sup>e</sup> section de secrétaires à l'état-major, puis devient opérateur à la Section photographique de l'armée dès sa création en 1915. En juillet 1915, il fait partie du corps expéditionnaire d'Orient, puis réalise diverses missions photographiques sur le territoire français et à Salonique, avant de partir pour le Cameroun où il reste un an et demi. A la fin de la guerre, il entre au service d'Albert Kahn pour lequel il effectuera une trentaine de missions dans le cadre des Archives de la Planète, dont certaines avec ses anciens collègues militaires : en Syrie avec Lucien Le Saint, en Turquie avec Sauvageot. Devenu également caméraman, il arpente le Moyen-Orient (Palestine, Perse, Irak, Afghanistan), le Maghreb, le Dahomey et aussi l'Europe (Allemagne, Suisse, Belgique, France, avec l'exposition coloniale de 1931). La faillite du banquier Albert Kahn signe la disparition des Archives de la Planète et Frédéric Gadmer collabore ensuite avec l'entreprise de cartes postales Yvon. Toujours resté célibataire, il décède à Paris le 10 octobre 1954 après avoir légué tous ses biens à l'Armée du Salut<sup>19</sup>.



SPA 233 H 7313 (détail)

*Portrait supposé de Frédéric Gadmer.  
24 juin 1918*

Le père Francis Aupiais, qui l'a accompagné au Dahomey en 1930, décrit Frédéric Gadmer comme « taciturne », « impénétrable », « solitaire », « sérieux ». Ces traits de caractère le conduisent sans doute à très peu s'exprimer sur lui-même dans les comptes-rendus accompagnant ses plaques de verre. Il est probable que, au cours de son voyage au Cameroun, il se soit lui-même photographié ou fait photographier par ses accompagnateurs, mais il reste si discret sur le sujet que rien ne permet formellement de l'identifier parmi les centaines de clichés montrant des

Européens. Cependant on peut raisonnablement penser que c'est lui qui figure à côté de Lucien Fourneau et de son chef de cabinet sur les documents référencés H 7313 et H 7314, pris à la toute fin du séjour.

<sup>19</sup> Eléments biographiques recueillis auprès de Nathalie Clet-Bonnet, documentaliste au musée Albert Kahn, et de Marc Gadmer, arrière-petit-neveu du photographe.

### III. b. Le matériel et la logistique.



*SPA 136 M 2852 - Paris, le Palais-Royal, Section photographique de l'armée, préparation des caisses pour une mission au Cameroun. 15 novembre 1916, Albert Moreau*

Les sources écrites disponibles à l'ECPAD sur la mission de Frédéric Gadmer au Cameroun résident dans les 265 fiches manuscrites qui résument au jour le jour la description des clichés réalisés. Les ordres de mission, documents administratifs, factures etc. n'ont pas été conservés. Seul témoignage des préparatifs de son départ, une photographie prise le 15 novembre 1916 par Albert Moreau, montre onze caisses en bois de différentes dimensions et quatre malles métalliques renfermant le matériel, disposées dans la cour de la rue de Valois, siège de la Section Photographique de l'Armée. Elles comportent sur les côtés un motif de petits losanges alignés. Ce détail les rend bien reconnaissables et permet d'identifier le convoi parmi les autres sur les pistes africaines, du moins au début du voyage, car au fil du temps les motifs finiront pas s'estomper. A part les caisses et les malles, on distingue sur les clichés du convoi des sacs, un gros rouleau de nattes, une lampe à pétrole et une chaise à porteurs. Il est impossible de savoir si Gadmer y avait recours pour lui-même ou s'il marchait avec les autres. Le convoi comportait parfois plusieurs Européens, Gadmer et des officiers accompagnateurs, mais une seule chaise. L'objet est utilisé aux étapes, ainsi qu'une chaise longue.



*SPA 128 H 4450 - Cameroun. Halte dans un village. 11 février 1917*

Gadmer, sur les fiches manuscrites décrivant ses photographies, ne parle jamais de lui-même, ni de son convoi et des personnages qui le composent. Il mentionne « un convoi », « un groupe de tirailleurs », « des porteurs ». Une seule fois, vers la fin de son séjour, il parlera à la première personne pour décrire une scène ; à Koboro, sur les rives du Chari, il s'exprime ainsi : « *campement de mes tirailleurs, avec moustiquaires* ». Le signe distinctif des petits losanges a donc son importance pour repérer la mission dans la brousse par rapport aux autres convois.

Un comptage effectué sur les fiches manuscrites accompagnant les clichés montre que Gadmer a utilisé pour toute sa mission un total d'environ 3 800 plaques de verre réparties dans 211 boîtes de 12 plaques au format 11 cm x 15 cm, et 70 boîtes de 18 plaques au format 8 cm x 9 cm. Le poids total des supports photographiques emportés approchait 200 kg. Au final, en l'état actuel de la collection, il subsiste 2 856 clichés, la différence correspondant soit à des prises de vues ratées et indiquées « nulles » sur les indications de l'opérateur, soit, semble-t-il, à la perte de boîtes entières.<sup>20</sup> L'opérateur envoie de temps en temps ses plaques exposées vers la France, comme l'atteste la légende d'un cliché - manquant - pris le 31 janvier 1918 : « Garoua. Expédition de clichés à la section » ; sans doute a-t-il photographié des caisses prêtes à partir. Quant à l'approvisionnement en plaques neuves, il n'existe aucune information. Gadmer est-il arrivé en Afrique avec toutes les plaques nécessaires ou s'en est-il fait expédier par le service au cours de sa mission ? On peut en revanche se faire une idée du temps nécessaire au rapatriement des clichés vers la métropole : lors d'une exposition de photographies militaires à Paris, au musée du Jeu de Paume, en novembre 1917, le mur consacré au Cameroun propose des vues prises par Gadmer, dont les plus récentes remontent à fin mai. Il a donc fallu plus de cinq mois pour en disposer.



**SPA 154 Z 5592 - Salle du Jeu de Paume : exposition de la Section photographique. La salle du Cameroun. Novembre 1917, Gabriel Boussuge et Lemare**

<sup>20</sup> C'est par exemple le cas pour une série de 108 plaques prises entre le 30 avril et le 5 juin 1917. Seules les fiches manuscrites correspondant aux clichés et leur copie dans les registres figurent dans les archives. Les plaques sont-elles parvenues en France ou ont-elles été perdues au cours du voyage ? Les plaques sont conservées à l'ECPAD et référencées dans la série H, lettre attribuée à l'opérateur par la Section photographique.

De même il n'existe pas d'indication des appareils de prise de vues qu'il a utilisés.

Au début de son séjour, Frédéric Gadmer se déplace en train sur les tronçons de lignes existants, jusqu'à Nkongsamba vers le nord et jusqu'à Mangelès vers l'est, localité accessible par un tronçon de chemin de fer de type Decauville depuis Eséka. Mais au-delà, il lui faut constituer un convoi de porteurs indigènes et de tirailleurs pour surveiller et sécuriser l'ensemble. Le convoi, lorsqu'il est identifié et visible à peu près dans son entier, comporte une quinzaine de porteurs dans les régions tropicales et un peu plus dans les régions du nord (une vingtaine), toujours accompagnés de tirailleurs (environ quatre).



SPA 215 H 6834 - Route de Mora à Kousséri. Aspect du pays à 1 heure 1/2 au nord de Mora. Vue prise de l'est. 11 mars 1918

Dans un article de la Revue des Troupes coloniales paru en 1923 figure une estimation détaillée du nombre de porteurs nécessaire pour un militaire allemand en déplacement en Afrique<sup>21</sup> : 3 pour la tente, 1 pour le lit et la literie, 2 pour la cantine et le matériel de cuisine, 1 pour les vivres et un boy, soit un total de 7 porteurs pour un « Blanc ». Si deux Européens partagent la même tente, on peut réduire le nombre à 11 porteurs pour les deux. D'autres estimations donnent des chiffres inférieurs pour les troupes coloniales françaises (2 à 4 porteurs pour un Européen) et supérieurs pour les Britanniques (entre 10 et 15), sans doute plus exigeants sur le confort. Bien que Gadmer n'en dise rien, le maintien d'un convoi en bon ordre ne va pas de soi. Selon les mémoires du lieutenant de cavalerie Fernand de Chauvenet<sup>22</sup>, qui à la même époque, se rend à Douala et traverse le Cameroun du sud au nord pour rejoindre une affectation au Tchad, il arrive que, malgré la surveillance des tirailleurs, une

<sup>21</sup> *Etude sur les opérations de l'Est Africain Allemand par les troupes Anglo-Belges*, Revue des Troupes coloniales, n°161, janvier-février 1923, p. 82, citée par Rémy Porte dans *La conquête des colonies allemandes*, opus cit.

<sup>22</sup> Chauvenet, de, Fernand, *Tchad 1916-1918, carnets de route d'un officier de cavalerie*, L'Harmattan, Paris, 1999

partie des porteurs disparaisse au cours de la nuit pendant une étape : « A 5h, au départ, 15 porteurs manquent toujours ; c'est la tuile ; nous détachons le caporal d'escorte pour nous en recruter si possible dans les villages environnants ». Si le personnel du convoi de la mission photographique semble plutôt vaillant et en bonne santé d'après les photographies, il n'en est pas toujours ainsi, si l'on en juge par le témoignage du lieutenant de Chauvenet ; ce dernier décrit ainsi des hommes en traitement après une expédition comme « *exténués, des squelettes ambulants, blessés par le port des ballots* ». Il rencontre parfois un porteur mort au bord de la piste : « *séché, le pauvre bougre a l'air d'une momie égyptienne, et personne n'a eu l'idée de l'enterrer ; nous faisons du reste comme les autres... ici rien ne choque* ».

Les porteurs reçoivent probablement une rétribution : ceux du lieutenant de Chauvenet sont payés 60 centimes par jour, somme sur laquelle on retient leur nourriture.

### III. c. Les étapes.

Lors des déplacements à pied, le convoi effectue des trajets d'une vingtaine de km par jour. La durée du voyage de Garoua à Rey Bouba par exemple, en ôtant les séjours intermédiaires dans les localités traversées, est d'environ 6 jours pour une distance de 110 km, ce qui donne une moyenne quotidienne de 18 km. La marche a probablement lieu essentiellement le matin et la journée type doit ressembler à ce que décrit le lieutenant de Chauvenet dans son récit :

- « Réveil [vers 4 ou 5h] : une heure pour fermer les cantines, plier les lits, siffler les porteurs, les ranger et partir.
- Marche de 1 heure  $\frac{1}{4}$  avec pause de  $\frac{1}{4}$  d'heure, ce qui amène au cantonnement entre midi et 1 h.
- Installation ; déjeuner ; sieste.
- Vers 4 h : rangement, occupations nombreuses et variées autour des bagages, avec toujours constatations malheureuses, trop nombreuses pour être notées.
- Vers 6 h  $\frac{1}{2}$  : dîner.
- A 8 ou 9 h au plus tard, on baisse la moustiquaire, et, mollement étendu sur le lit Picot, sous cette cloche qui empêche les moustiques de sortir et l'air d'entrer... on cherche le sommeil ».

Le convoi de Frédéric Gadmer fait relâche le soir dans des « cases à passagers », simples huttes un peu améliorées qui diffèrent peu des autres habitations d'un village, ou constructions grandioses édifiées bien en vue. Parfois, dans le nord, les voyageurs sont reçus dans des bâtiments ressemblant à des caravansérails.



SPA 170 H 5334 - Route de Lolodorf à Kribi.  
Une case à passagers au village de Bidjoka. 7 juillet 1917



SPA 225 H 7402 - Foumban.  
La case aux passagers. 26 juin 1918



**SPA 163 H 5090 - Route de Foumban. Arrivée au campement de Baïgam. 21 mai 1917**  
*On distingue dans le fond le convoi de la mission photographique avec la chaise à porteurs.*

Il faut dormir envers et contre les divers animaux venant troubler la quiétude des lieux : lors des étapes, le lieutenant de Chauvenet décrit sa case « *qui abrite surtout des tarentules et des rats* », ou qui est envahie par les magnans, auxquels il faut « *céder la place car, contre ces fourmis il n'y a rien à faire qu'à transporter ailleurs ses pénates* ». Et si on doit se lever la nuit, « *on commence par secouer ses bottes, parce qu'elles sont le refuge aimé des serpents, scorpions, tarentules et autres bêtes malfaisantes* ».

### **III. d. Le ravitaillement.**

Bien que Gadmer ait abondamment photographié les productions alimentaires locales, tant potagères que sylvicoles, il ne dit mot des nourritures transportées par le convoi et des repas pris au cours du voyage avec ses porteurs. Quelques clichés montrent le ravitaillement des porteurs dans les villages ou dans les forts militaires, pour lesquels on fait l'acquisition de bâtons de manioc ou « *bobolos* », ou de morceaux de viande exposés à même le sol sur une tôle. Le lieutenant de Chauvenet décrit assez précisément les denrées consommées au cours de sa traversée du Cameroun. Pour la viande, les porteurs vont à la chasse et quand la région n'est pas giboyeuse, on leur fournit : « *un bœuf (acheté 30 francs) ; ils enfilent les morceaux sur un bâton et boucanent le tout, mi-feu, mi-fumée* ». La viande, met rare et cher, fait parfois l'objet de larcins, comme le décrit Chauvenet, en conversation avec un tirailleur accusé d'avoir dérobé un poulet dans une cage :

- « *Pourquoi y a manqué poulet ?*
- *Moi pas savoir ; poulet y a pas bien ; y a déserté.*
- *Ca, ça m'est égal, je veux le revoir demain matin* ».

Le lendemain, le lieutenant constate qu'il y a deux poulets en trop dans la cage.

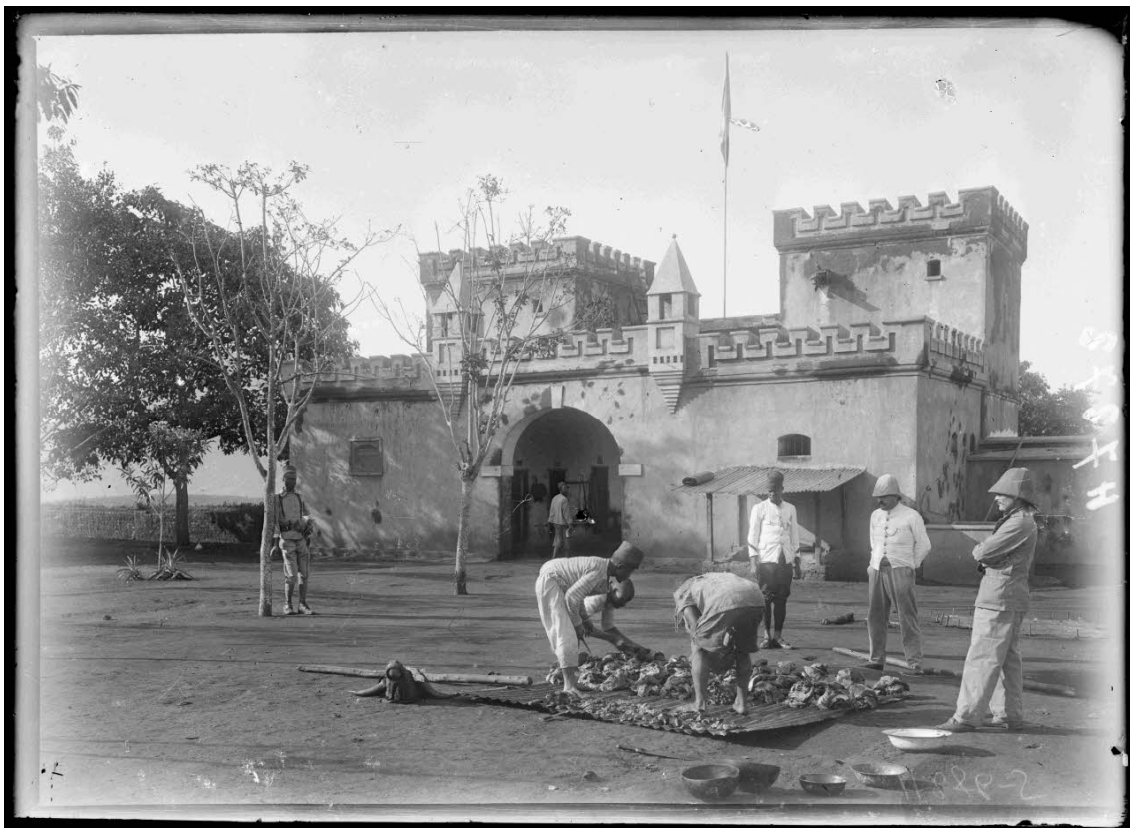
- « *Pourquoi ?*
- *Moi pas savoir ; mais y a bon, c'est deux engagés volontaires* ».



SPA 224 H 7337 – Piste de Garoua à Tschamba. Kalgé. Distribution de vivres aux porteurs. 23 mai 1918

Les céréales varient suivant la zone géographique ; vers le nord, on consomme du mil, dont la préparation est la suivante : « ils mettent farine de mil et eau, et font cuire une pâte qui ressemble à du mastic et qu'ils touillent avec un grand bâton, à la manière d'un maçon qui travaille du mortier ». La ration de

féculents est complétée avec la banane légume que l'on cuit sous la cendre ou que l'on frit comme une pomme de terre. Au sud les fruits abondent, notamment « l'ananas, que l'on trouve le long des chemins et qui est un fruit savoureux (les ananas que l'on mange en France n'en donnent aucune idée) ». Le voyage est aussi l'occasion de découvrir des espèces alors inconnues en Europe et dont le mode de préparation de l'époque ne laisse pas d'étonner le gastronome du XXI<sup>e</sup> siècle : « L'avocat, fruit à noyau qui rappelle par sa forme une poire verte ; sa pulpe onctueuse rappelle la noisette et se mange, soit avec du sel comme hors-d'œuvre, soit comme dessert, pilée avec du sucre et du whisky », ou encore « la mangue, roi des fruits, dit-on, mais difficile à manger, souvent fibreuse et sentant à plein nez la térébenthine, la goyave, au goût de fraise et de framboise ». Comme légume, on mange du chou palmiste et des macabos.



SPA 223 H 7272 - Banyo. Entrée du poste, façade intérieure. Des tirailleurs examinent des denrées (viande ?) disposées au sol sur une tôle. 15 juin 1918

#### IV. LA TRAVERSÉE ET LE CABOTAGE LE LONG DES CÔTES DE L'AFRIQUE. L'ARRIVÉE À DOUALA.

Après sa mission photographique sur le front d'Orient, Frédéric Gadmer revient de Salonique à la mi-août 1916 et effectue ensuite des reportages sur le front français. Ses derniers clichés en métropole, dans la Somme, datent du 10 octobre. Le 15 novembre 1916, son matériel pour le Cameroun est prêt à partir et la date de ses premiers clichés à Dakar est celle du 24 novembre. Du fait du manque de sources écrites, les péripéties de la navigation sur le paquebot l'« Afrique » ne nous sont pas connues. Seules les escales sont répertoriées - Dakar (Sénégal), Konakry (Guinée française), Monrovia (Libéria), Tabou et Grand-Bassam (Côte d'Ivoire), Cotonou (Bénin) - et ont donné lieu à des photographies.



SPA 98 H 3821 - Grand Bassam (Côte-d'Ivoire). Débarquement des passagers.  
30 novembre 1916

Force est de se référer, pour se faire une idée de la traversée, aux récits de contemporains, en recourant encore au témoignage du lieutenant Fernand de Chauvenet<sup>23</sup>. Parti de Bordeaux, il met 20 jours pour atteindre Douala, en faisant escale dans les mêmes ports, mais après des détours en haute mer pour éviter d'éventuels sous-marins ennemis. Voici comment il décrit le début de la traversée : « Voilà 8 jours que nous sommes en pleine mer, et l'on n'espère arriver à Dakar que dans quarante-huit heures : nous avons été retardés pour différentes raisons ; d'abord, très grosse mer dans le golfe de Gascogne qui s'est traduit pour moi par quarante huit heures de lit ; ensuite par la crainte des sous-marins, qui nous ont fait faire un grand tour en haute mer. Au lieu de marcher sur Lisbonne, nous avons piqué plein ouest. Sommes passés très à l'ouest de Ténérife, pour éviter un bateau allemand qui chassait dans les parages... Les premiers jours, nous marchions tous feux éteints, y compris les cabines et l'intérieur du navire. Lugubre ! »

<sup>23</sup> Chauvenet, de, Fernand, opus cit.



A Dakar, première escale photographiée, la population est tenue informée des derniers développements de la guerre par des communiqués de l'agence Havas inscrits à la craie sur de grands panneaux apposés dans la rue. On peut y lire les nouvelles du front d'Orient, le récit du bombardement d'un torpilleur par des hydravions à Zeebrugge, et l'avis du décès de Guynemer dont l'avion a été abattu deux jours plus tôt.

**SPA 101 H 3863 - Dakar. Lecture du communiqué. 24 novembre 1916**

Dans les ports en eaux peu profondes, les passagers sont transférés dans des nacelles vers des chaloupes conduites par des équipages de « Kroumens », habiles à franchir les barres en direction de la côte. Le photographe observe les évolutions de ces dockers, essentiellement basés à Tabou, en Côte d'Ivoire. Lors de l'arrivée à Douala, le 4 décembre 1916, le transbordement se fait par la « Margareth Elizabeth », ancien yacht du gouverneur allemand, qui vient à couple de l'« Afrique » restant ancré dans la rade. Le voyage de Paris à Douala a duré au total 19 jours.

**SPA 104 H 3954 - Rade de Suelaba. Les passagers de la "Margareth-Elizabeth" transbordent sur l'"Afrique". 21 décembre 1916**

Anciennement Cameroontown puis Kamerunstadt, Douala est momentanément dépossédée de son titre de capitale en 1901, lorsque le gouverneur Puttmaker se fait construire une villa à Buéa, au pied du mont Cameroun, et y déplace la résidence officielle. Mais la fréquence des éruptions volcaniques oblige à un retour vers l'estuaire du Wouri, secteur plus calme, en 1911.



Frédéric Gadmer débarque peu avant la mort du roi Dika Mpondo Akwa, 4<sup>e</sup> roi de la dynastie Akwa, cosignataire du traité de commerce de 1884 avec les Allemands, acte qui marque le début de leur protectorat. Les autorités françaises ont à cœur d'organiser pour le souverain, déporté par les Allemands pour cause de rébellion, une importante cérémonie de funérailles, qui souligne la volonté de

conciliation entre le nouvel occupant et les clans indigènes<sup>24</sup>. Décédé sur la côte au sud de Douala, son corps est ramené vers la capitale sur la « Margareth Elizabeth », transféré dans un cercueil somptueux et acheminé en musique et en grande pompe vers sa sépulture, suivi d'un long cortège où défile d'abord la bonne société camerounaise locale vêtue à l'européenne et aux dernières modes de Paris, puis des personnages en costume plus traditionnel.



SPA 95 H 3743 - Douala. Funérailles du roi Dika Akwa, le cortège sur le wharf. 28 décembre 1916

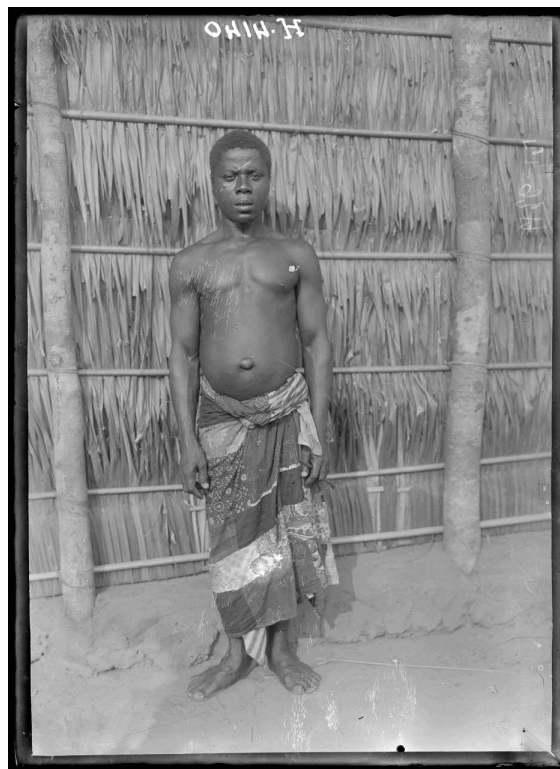
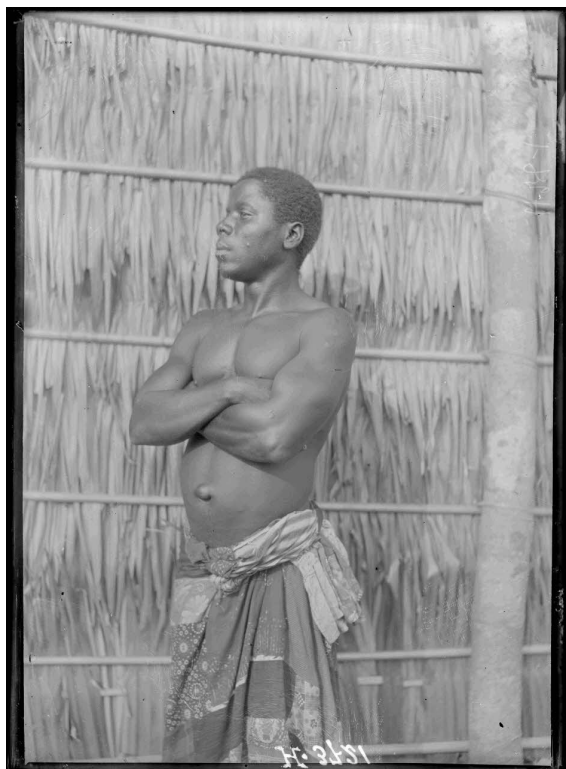
Au cours de son séjour, Gadmer observe longuement l'activité portuaire : arrivée de passagers européens sur le « Méditerranée », croiseur « Surcouf » à l'ancre dans la rade, allées et venues des remorqueurs, passage d'un bateau espagnol sur le Wouri, activité des sondeurs et des dragues dans ces eaux peu profondes, réparations de navires dans un dock flottant, déchargement de diverses marchandises et produits alimentaires. La rade est encore parsemée de bateaux échoués par les Allemands, que les Anglais renflouent pour s'en servir.

A terre, il s'intéresse aux activités industrielles et ferroviaires, ainsi qu'à l'activité de la population (marché), à l'activité militaire (vie quotidienne des tirailleurs, arrivée de ravitaillement pour la caserne, exercices) et administrative (le gouverneur Lucien Fourneau et ses collaborateurs, le tribunal indigène). Il débute par ailleurs une longue série de photographies anthropologiques, commençant ici par l'ethnie des *Douala*, en appliquant pour ses premiers clichés la méthodologie recommandée par Paul Broca, fondateur de la société anthropologique de Paris : une vue du corps de face bras tendus et une autre du visage de face et de profil. Peut-être a-t-il reçu des instructions en ce sens. Mais au long de sa mission, il n'observera pas toujours ces préconisations, laissant libre cours à la spontanéité. Il fait aussi connaissance avec le monde des superstitions africaines, photographiant les préparatifs d'une scène de sorcellerie, qui est rapidement interrompue par les autorités.

<sup>24</sup> Le fils du roi, Ludwig Mpondo Akwa, a lui-même été exilé dans le nord du Cameroun, à Ngaoundéré, puis tué par l'occupant allemand en août 1914. Owona, Albert, opus cit.



SPA 98 H 3787 - Douala. Corvées de vivres. 10 janvier 1917



SPA 95 H 3721 et SPA 112 H 4140 - Douala. Type d'indigène de l'ethnie Douala. 31 décembre 1916

Il réalise également de nombreuses photographies d'architecture : bâtiments publics et administratifs, villas coloniales, dont l'une semble avoir abrité une loge maçonnique, hôtel, ancien évêché allemand, hôpital, résidence du gouverneur avec le monument dédié à Gustav Nachtigal<sup>25</sup>. Plusieurs constructions portent encore les stigmates de la guerre avec leurs toitures défoncées et leurs murs éventrés par les bombardements alliés.

<sup>25</sup> L'architecture coloniale et l'habitat traditionnel feront l'objet de développements dans un autre dossier, de même que l'industrie, les transports, l'enseignement, le développement économique du pays...

La fin de l'année semble marquée par des difficultés d'ordre matériel et une météorologie défavorable, comme l'indique une des fiches manuscrites de l'opérateur, qui porte la mention suivante : « *gros avatar, magasin enrayé, voile de plaques probable etc., de plus, temps noir* ». Il s'échappe à deux reprises de la capitale, pour une visite en train à Eséka où il retournera prochainement, et pour une remontée du Wouri, qu'on appelle aussi à l'époque fleuve Cameroun. La navigation jusqu'à Nono, à 25 km au nord de Douala, peut-être sur un bateau à aube, lui donne l'occasion de voir les premières bananeraies le long des rives, alternant avec des zones de mangroves, où les racines aériennes des arbres tapissent les bords des bras secondaires du fleuve, et une végétation luxuriante qui se reflète dans l'eau calme.



SPA 167 H 5214 - Yabassi. Les rives du Wouri et le "Sokoto", bateau fluvial. 16 juin 1917

Après la découverte de Douala et de sa région, l'opérateur de la mission photographique commence un long périple à travers cette Afrique en miniature qu'est le Cameroun, résumé de presque tous les climats du continent. Ses pas le mènent du sud équatorial, aux forêts denses et au climat saturé d'humidité, vers la zone sahélienne des confins du lac Tchad, après avoir traversé la région intermédiaire des hauts plateaux, au climat tropical comportant des saisons sèches de plus en plus marquées avec la latitude, et où les forêts galeries cèdent le pas à une savane boisée, puis à la steppe dans l'extrême nord. Ce faisant, il découvre une infinie variété de paysages, d'ethnies, de modes d'utilisation du sol et des ressources d'une colonie déjà prospère et dont l'occupant allemand a largement commencé la mise en valeur.

## V. VOYAGES DANS LE SUD-OUEST ET LE CENTRE DU CAMEROUN.

### V. a. La découverte du sud-ouest par le rail, du 13 janvier au 23 avril 1917.

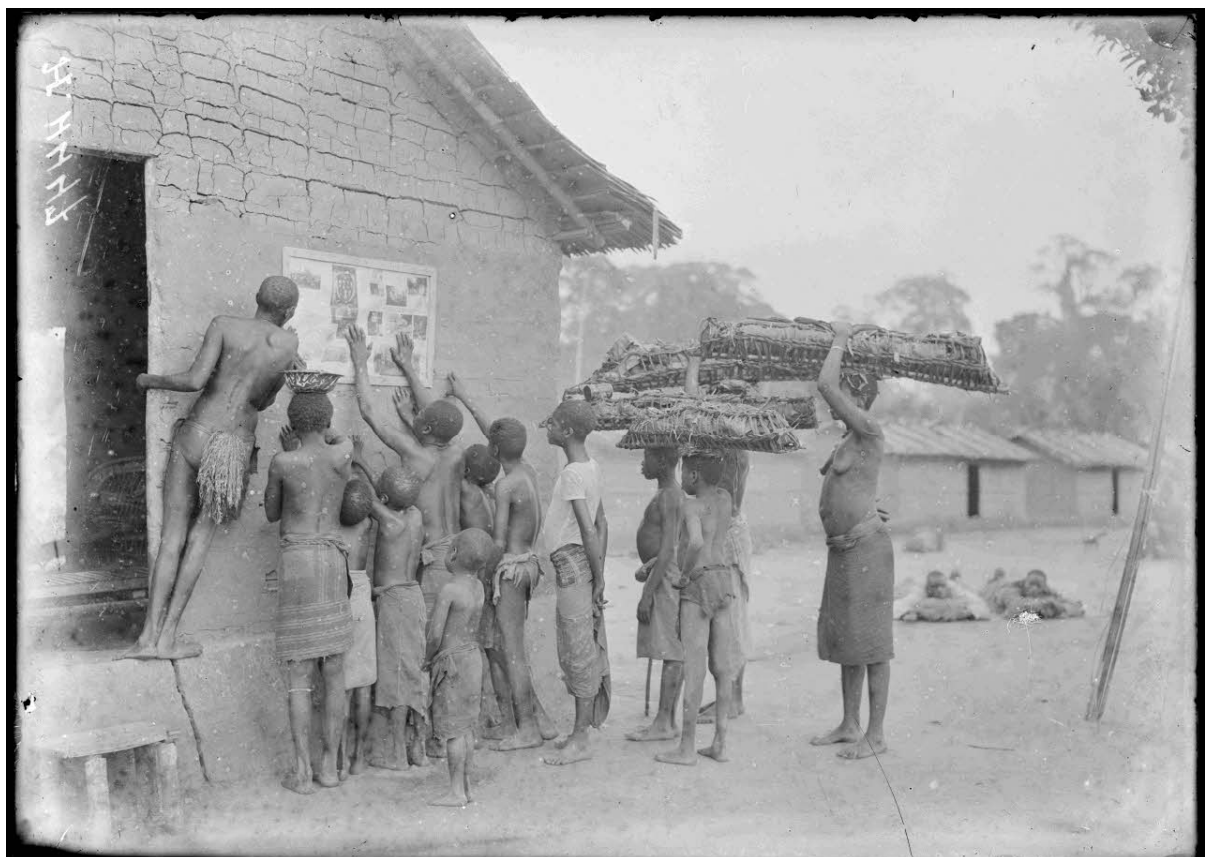
Le 13 janvier, Frédéric Gadmer embarque sur le Chemin de fer du Centre en direction d'Edéa et Eséka, terminus de la ligne de chemin de fer Douala-Yaoundé. En construction au moment



SPA 126 H 4426 - *Estacade sur la Moanga, kilomètre 30. 18 mars 1916*

de la conquête, elle se termine par une section à voie de 0,60 m à travers la jungle, le long duquel l'opérateur trouve l'occasion de photographier les travaux d'entretien réalisés par les indigènes sous la surveillance des tirailleurs. Au-delà de la ligne, il continue à pied avec ses porteurs et visite

les villages, observant la vie quotidienne de la population, notamment chez les *Bakoko* : activités commerciales au marché et dans les factoreries (comptoirs commerciaux des grandes firmes), activités culturelles (musique), vie des familles, femmes nourrissant leurs bébés, construction des cases. L'information pénètre au cœur des localités de cette zone tropicale au moyen de journaux placardés sur les murs, tels que « Panorama », une publication comportant essentiellement des images.



SPA 128 H 4447 - *Cameroun. "Panorama" pénètre partout !!! 11 février 1917*

Visitant les chutes de la Sanaga, un des grands fleuves camerounais, il réalise de nombreux clichés de paysages, réussissant de parfaits contre-jours. Mais son parcours est également marqué par le souvenir des combats de 1915 : de nombreuses tombes de tirailleurs et de militaires français et britanniques jalonnent le chemin. A Edéa, il visite le poste où stationne la 2e compagnie du 1er bataillon du régiment du Cameroun.

Il existe ensuite une interruption d'un mois dans les prises de vues, entre le 11 février et le 9 mars. Peut-être Gadmer a-t-il été malade ; en effet les premiers clichés pris à l'issue de cette période montrent un repas à l'hôpital de Douala.

**SPA 138 H 4569 - Douala. Le repas des malades. 9 mars 1917**



Après cet épisode, il reprend le train depuis la gare de Bonabéri, quartier de Douala situé sur la rive droite du Wouri, et emprunte le Chemin de fer du Nord. Il se rend sans escale à Nkongsamba, terminus de la ligne, d'où il peut apercevoir les volcans situés plus au nord, pris ce jour-là dans une tornade. Après avoir visité le marché où s'affairent les commerçants haoussas, et photographié un chef de village de cette ethnie, il redescend vers l'estuaire par petites étapes, visitant successivement Manjo<sup>26</sup>, Njombé, Djongo, Lala, Kompina, Kaké, en terminant par Maka, près de Bomono Creek.



**SPA 148 H 4695 - Nkongsamba. Le chef haoussa Mama. 27 mars 1917**



**SPA 132 H 4499 - Djombé. Indigènes Banums tissant des nattes. 3 avril 1917**

<sup>26</sup> Les noms des lieux photographiés conservent sur les légendes l'orthographe recueillie par F. Gadmer à l'époque. Dans le texte, c'est l'orthographe actuelle qui est retenue, pour un meilleur repérage sur les cartes.

Tous ces villages, dont certains sont habités par des *Ibo*, sont le siège de plantations de tabac et de cultures alimentaires : bananes, cacao, palmiers à huile, choux palmistes, macabos, ricin. On y pratique aussi la sylviculture (kapok, caoutchouc et teck pour la fabrication des boîtes à cigares). Les marchandises sont emballées dans des nattes de pandanus, une plante aux racines aériennes produisant de longues feuilles ligneuses que les indigènes assouplissent et pressent.

Au fil des heures, Gadmer se fait tour à tour ornithologue, botaniste, zoologue pour réaliser des gros plans de fleurs, graines, nids d'oiseaux, phacochères et des vues d'ensemble ou en contre-plongée d'arbres majestueux. Il note scrupuleusement les noms des espèces photographiées, selon l'appellation scientifique ou en langue locale. Il se fait également reporter économique pour s'intéresser à l'industrie agroalimentaire naissante, notamment le traitement des oléagineux.



SPA 148 H 4742 - Djombé. Base d'un vieux fromager. 1<sup>er</sup> avril 1917

#### **V. b. Au cœur des volcans dans les monts Manengouba, du 5 au 13 mai 1917.**

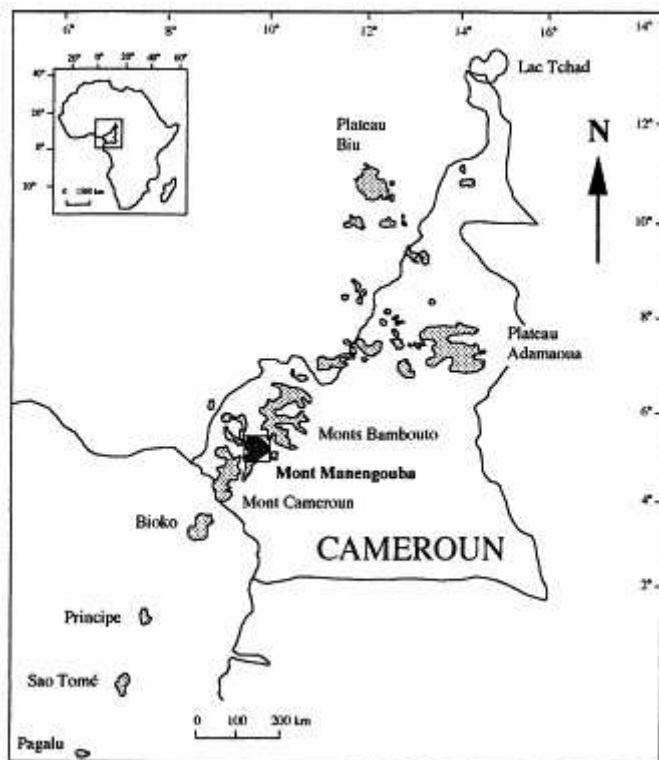
Après un bref passage à Douala, Gadmer reprend le chemin du nord et explore le territoire situé au-delà de Nkongsamba, siège de nombreux volcans. Avec un nombre réduit de porteurs et de tirailleurs, il arpente les flancs des cratères et pénètre à l'intérieur. Afin de faire ressortir sur ses clichés la profondeur de ces entonnoirs tapissés de hautes herbes, il dispose des hommes étagés vers le bas avant de prendre ses photos.



SPA 155 H 4854 - Lac de l'Eboga, 2110 m d'altitude. Partie est du lac. 9 mai 1917



SPA 153 H 4803 - Mbureku, altitude 1315 m. Arêtes d'un ancien cratère. 7 mai 1917



**Figure 1 : Localisation du mont Manengouba (en noir) dans la Ligne du Cameroun.**<sup>27</sup>

Le volcanisme de cette région se caractérise par trois éruptions successives à l'ère quaternaire, entre 1,5 millions d'années et la période subactuelle. Ces manifestations sont à l'origine de trois cratères approximativement emboîtés dont le dernier, l'Eboga, renferme deux lacs : le « lac de l'Homme » et le « lac de la Femme ». Le massif s'insère dans un vaste ensemble d'activité magmatique aligné sud-ouest - nord-est traversant tout le pays depuis le golfe de Guinée jusqu'au lac Tchad. Cette ligne, qui est peut-être un rift naissant, est marquée notamment par les îles Sao Tomé et Principe, le mont Cameroun, les monts Bambouto, les volcans de l'Adamaoua

et les monts Mandara. Gadmer a l'occasion de fixer sur la pellicule plusieurs volcans relevant de ce système au cours de son voyage vers le nord.

Sur les pentes du Manengouba s'étagent des villages au sein desquels l'architecture des cases commence à se modifier, avec l'apparition de huttes rondes à toitures coniques. Le climat change, la savane se substituant peu à peu à la végétation tropicale. L'altitude permet d'acclimater des cultures européennes telles que les haricots et les choux-fleurs.



**SPA 151 H 4778 - M'Burékou. Aspect du village pendant un tam-tam. 9 mai 1917**



**SPA 153 H 4818 - Route de Baré à Mbureku. L'aspect du pays vers Bana et les monts Batscha.**

Le pays est habité par les *Mbo*, ou « Douala des montagnes », dont les hommes tiennent à poser pour le photographe habillés à l'européenne, en complet veston.

<sup>27</sup> Kagou Dongmo, Armand et al. *Evolution volcanologique du mont Manengouba*, universités de Yaoundé, N'Djaména et Orléans

## V. c. En route vers Foumban et le royaume Bamoun, du 14 mai au 11 juin.

Depuis qu'il a quitté Nkongsamba, Gadmer se trouve sur une région de hauts plateaux d'une altitude moyenne de 1 000 m, par endroits parsemés de sommets qui peuvent dépasser 2 500 m, et de volcans, qui se dressent comme des îles au-dessus de l'horizon. Ces plateaux au climat relativement tempéré, aux amplitudes thermiques atténuées par rapport aux grosses chaleurs humides des plaines, bénéficiant d'une certaine fraîcheur et bien ventilés, constituent une zone de transition entre la forêt équatoriale au sud et la zone sahélienne au nord. Le secteur est plus sain, moins touché par le paludisme et les parasitoses telles que la trypanosomiase. Bien que la savane couvre de vastes étendues et que de larges portions du sol soient recouvertes de latérite, l'agriculture y trouve sa place, notamment sur les coulées volcaniques récentes. Les secteurs boisés consistent en forêts galeries le long des cours d'eau, très transformées par l'homme qui y cultive les palmiers à huile et les palmiers-raphia servant à la construction des cases. Quelques portions de forêt primitive, conservées pour des raisons parfois religieuses subsistent en dehors des cours d'eau<sup>28</sup>.

### Le pays « Grasfield » et la région du Noun

Quittant le Manengouba, l'opérateur se dirige vers le nord-est et franchit le Nkam sur un curieux ensemble de deux ponts superposés : au ras de l'eau, une passerelle équipée d'un tablier en planches et, au-dessus, un appareil de lianes auquel on accède par deux échelles, sans doute utilisé lorsque la rivière est en crue. Puis il traverse la région de hauts plateaux à l'ouest du Noun appelée *grassfields*, terme qui désigne également un regroupement des ethnies bamiléke<sup>29</sup>, bamoun et tikar, dont il réalise quelques portraits.



SPA 159 H 4954



SPA 163 H 5083



SPA 159 H 4928

Gauche : Bana. Bakassa, chef de race Grasfield. 14 mai 1917

Milieu : Bana. Jeune femme Grasfield vivant en contact avec les Européens. 16 mai 1917

Droite : Bana. Guerrier Grasfield. 16 mai 1917

<sup>28</sup> Despois, Jean, *Des montagnards en pays tropical. Bamiléle et Bamoun (Cameroun français)*, Revue de géographie alpine. 1945, Tome 33 N°4, pp.595-634.

<sup>29</sup> Le terme vient de Bam = pays, et léké = ravin, vallée, nom donné à cette contrée par un interprète au premier voyageur allemand qui l'a parcourue. Bam'léké s'est ensuite transformé en Bamiléké. Despois, Jean, opus cit.

L'architecture des villages et la disposition des habitations se modifie encore : plus vastes et plus décorées, les maisons d'architecture bamiléké sont hautes, de forme carrée et couvertes d'un toit conique débordant. Elles sont presque jointives et délimitent entre elles des cours intérieures closes de palissades. La population bamiléké s'organise en chefferies regroupant entre 1000 et 5000 habitants chacune. La chefferie est une cellule politique, sociale, religieuse et économique. Le chef de village fait respecter la coutume avec l'aide de sociétés secrètes. Il est seul possesseur du sol. Des sous-chefs l'assistent, ayant autorité sur des quartiers. Les chefferies ne sont pas des entités stables : elles naissent, s'agrandissent, se divisent, peuvent s'allier temporairement ou disparaître au cours de luttes. La terre est morcelée, à l'image des chefferies et de la société, et est cultivée par les femmes qui, selon les croyances, sont les seules à pouvoir « féconder » le sol, tandis que l'homme bamiléké se voue à la construction et au commerce.

L'opérateur réside plusieurs jours à Bana où est cantonné le 1<sup>er</sup> bataillon du régiment du Cameroun, occupant un ancien poste allemand, devant lequel un capitaine français préside une séance du tribunal de la circonscription. Les Français poursuivent l'œuvre de construction entreprise par leurs prédécesseurs allemands en bâtissant de nouveaux édifices publics, comme ces halles de marché.



SPA 156 H 4870 - Bana. Le marché.  
Un des kiosques. 2 juin 1917



SPA 154 H 4827 - Route de Bana à Fumban.  
Bangou, entrée d'une case grasfield. 17 mai 1917



Alors que l'opérateur poursuit son voyage le long des monts M'Bapit, des animaux se joignent parfois au convoi, tel cet oiseau perché sur une malle, qui accompagne un temps les marcheurs. Arrivé au bord du Noun, on entasse sur un bac les malles, caisses, sacs, rouleaux de nattes, sans oublier la chaise à porteur et la lampe à pétrole, et on se hale à l'aide d'un filin vers l'autre rive, qui marque le passage du pays bamiléké au pays bamoun.

SPA 157 H 4880 - Près du mont M'Bapit (détail). 21 mai 1917



**SPA 157 H 4877 - Passage du Noun. Un convoi passant la rivière. 19 mai 1917**

Il s'agit du convoi de la mission photographique, mais l'opérateur, avec la discrétion qui le caractérise, s'exprime à la troisième personne.

### Le sultan Njoya en son royaume

#### **SPA 159 H 4918 - Foumban.**

*Ecole indigène Bamoun. 25 mai 1917*

Après avoir visité la ferme de Kouti, où sont acclimatées des cultures européennes, Frédéric Gadmer fait son entrée à Foumban, capitale des Bamoun, le 23 mai 1917. Originaires du royaume du Bornou, au sud du lac Tchad, venant de la savane et des steppes soudanaises, les Bamoun ont conquis de longue date la partie des hauts plateaux



située à l'est du fleuve Noun, et qui forme actuellement le département du même nom. Une partie de la population bamiléké a quitté le territoire et l'autre s'est métissée avec l'occupant. Les chefferies bamiléké émiettées ont été unies sous l'autorité d'une monarchie forte de plusieurs centaines d'années d'existence, dont l'apogée se situe au début du XXe siècle avec l'avènement du sultan N'Joya. La nécessité de fédérer les populations autochtones d'une part et de lutter contre les Peul venus du nord d'autre part, a renforcé la cohésion du peuple bamoun depuis son arrivée au XVIe siècle, avec la succession de 16 sultans.



SPA 159 H 4919 - Fouban.  
L'église du culte bamoun.  
25 mai 1917

Né en 1876, Ibrahim N'Joya, 17<sup>e</sup> monarque, accède au pouvoir vers 1892 après une querelle de palais au cours de laquelle il fait appel au lamido de Banyo, localité située à 200 km au nord. Ce dernier l'aide à s'affirmer sur le trône. La fréquentation des *Peul* d'une part et de la civilisation occidentale par l'intermédiaire des Allemands d'autre part,

l'inspire pour la modernisation de son royaume. Il se dote d'une cavalerie, après avoir éprouvé l'utilité de celle des *Peul*. Ayant été en contact avec le livre imprimé et l'écriture, celle du coran et celle des hommes blancs, il décide d'en créer une de toutes pièces. Comportant initialement 500 pictogrammes, la langue *Shii-Mom* est peu à peu simplifiée et réduite à 80 signes syllabiques en 1911, ce qui permet d'en répandre l'usage parmi la population, de créer un état civil, de noter les jugements du tribunal royal et les documents commerciaux. Cette écriture est enseignée dans les 48 écoles ouvertes par le sultan, qui s'attache parallèlement à la rédaction d'une histoire de son peuple, ouvrage de plus de 1 000 pages<sup>30</sup>. Il fait également rédiger des livres sur la médecine et l'agriculture, et crée une imprimerie pour les diffuser. Il réforme les structures législatives de son royaume en allégeant les coutumes et en abolissant certains privilèges royaux ou peines capitales.

Désirant par ailleurs préciser les limites et la configuration de ses Etats, il met sur pied une expédition topographique dont les travaux aboutissent à la production d'une carte de géographie. Il développe aussi l'agriculture et l'introduction de plantes européennes, promeut l'artisanat, notamment la fabrication d'objets en métal, mais aussi le travail du cuir, le tissage, la bijouterie.



S  
SPA 150 H 4767 - Fouban. Ouvriers ornant des calebasses. 25 mai 1917

Il développe une religion particulière, un islam empruntant au christianisme et autorisant le pluralisme confessionnel. La réalisation d'images est autorisée et une production artistique peut se développer, illustrant la vie de la cour.

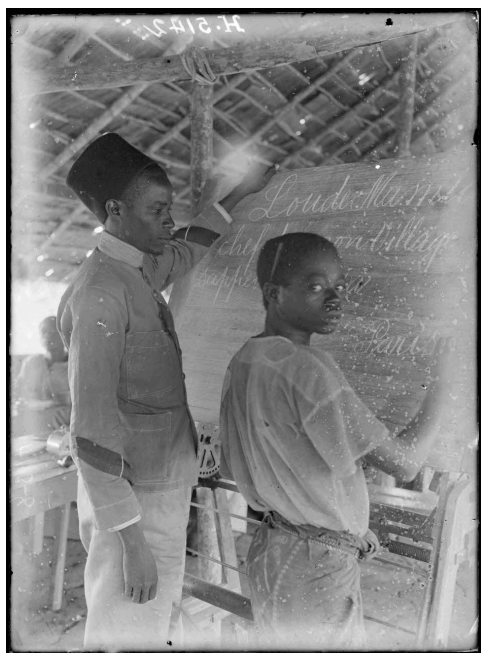
<sup>30</sup> Une copie est actuellement conservée au Pitt Rivers Muséum d'Oxford.



SPA 159 H 4961 - Foumban. Coiffures de femmes Bamoun. 24 mai 1917

A l'époque où Gadmer lui rend visite, la cour du sultan N'Joya est encore nombreuse, avec un millier de serviteurs et un harem de plusieurs centaines de femmes, l'ensemble absorbant une grande partie de la production agricole. Selon J. Despois<sup>31</sup>, le peuple doit « *fournir chaque année un peu plus de 4 000 chèvres, de 2 000 pots d'huile de palme et de 1 000 paniers de maïs, et travailler gratuitement sur les nombreuses propriétés du sultan* ». La capitale est édifée sur un ensemble de collines, entourée et protégée par un fossé et une enceinte de terre.

Le système d'administration et d'enseignement mis en place par le sultan prenant trop d'importance au goût du nouvel occupant, l'administration française fera fermer les écoles et interdire l'usage de l'écriture bamoun en 1920, puis, en 1931, exilera le souverain à Yaoundé où il décédera deux ans plus tard.



SPA 164 H 5142 - Lolodorf. L'école. Un caporal sénégalais enseigne le français. 29 juin 1917

Après son séjour à Fommban, l'opérateur redescend vers le sud-ouest, repassant par Bana et Ekom. Il atteint Douala le 11 juin et, après une excursion à Yabassi, entame un voyage vers le sud.

#### V.d. Vers la Guinée espagnole, du 22 juin au 27 juillet 1917.

Reparti de Douala, Frédéric Gadmer commence un voyage vers le sud en direction de la Guinée espagnole (actuelle Guinée-Equatoriale). Il se rend probablement en train jusqu'à Eséka, sur le chemin de fer du Centre.

<sup>31</sup> J. Despois, opus cit.

De là, il oblique vers le sud et prend la route reliant Eséka à Kribi, avec pour première étape Lolodorf. Au poste militaire, la garnison des tirailleurs s'exerce au creusement de tranchées et au tir sur mitrailleuse Hotchkiss. L'opérateur réalise quelques portraits des ethnies locales, *Yaoundé* et *Goumba*, dont les membres s'enduisent le corps d'un pigment blanc lorsqu'ils sont en deuil. A l'école du village, un tirailleur sénégalais fait office d'instituteur et enseigne le français à des garçonnets et à des adolescents. Dans la grande plantation de l'Hermannshof créée par l'ancien occupant, on exploite le caoutchouc. Les arbres sont saignés suivant plusieurs procédés d'entailles en quinconces ou en spirales pour en recueillir le latex. D'autres plantations fondées par l'ancien occupant existent dans la région : celle de l'Hypono, laissée à l'abandon, et celle de Dipikar, où l'on cultive et torréfie le cacao. En route pour Kribi, il s'arrête à la mission de Ngovayang, où des missionnaires du Saint-Esprit tiennent une école, puis à Bipindi où un grand domaine, la plantation Zenker, produit du caoutchouc, du cacao, du café et de la vanille. Auguste Zenker<sup>32</sup>, son créateur, est toujours sur place et gère l'exploitation. Il est un des seuls Allemands à avoir eu l'autorisation de rester au Cameroun après la conquête alliée.

Gadmer arrive à Kribi, sur la côte atlantique, pour les festivités du 14 juillet. Située à l'embouchure du fleuve éponyme, la petite ville est l'une des premières conquises par les Alliés en 1914 et porte encore les traces de l'événement : le bâtiment des douanes est endommagé et montre ses murs éventrés et son coffre fort fracturé et criblé d'impacts. Kribi



est dotée d'un phare, d'un hôpital et de divers bâtiments administratifs ; ses habitations s'étalent sur les deux rives du fleuve.

**SPA 171 H 5348 - Kribi. La société "Kribi-Batanga" chante son hymne (détail). 14 juillet 1917**

La fête nationale est marquée par de nombreuses réjouissances : mât de cocagne, course à pied des tirailleurs, course des enfants, danses africaines en pagnes de raphia et peintures corporelles, défilé militaire. Les sociétés musicales donnent des concerts : « Kribi

jeunesse » chante la Marseillaise et divers autres chants ; "Kribi-Batanga" chante son hymne, fêtant le premier anniversaire du retour de l'ethnie sur son territoire d'origine. En effet, en 1914 lorsque la première guerre mondiale éclate, les *Batanga* se retrouvent coincés entre les feux des belligérants. Grâce au corps expéditionnaire franco-britannique, ces populations sont éloignées de Kribi, un des épicrocentres des hostilités, et transférées sur les flancs du Mont Cameroun. La guerre terminée, les *Batanga* retrouvent leur terre natale en deux vagues, le 14 février et le 09 mai 1916. Depuis lors, tous les ans jusqu'à nos jours, le peuple batanga commémore ce retour. Des régates sont par ailleurs organisées et la foule se presse sur les rives de la lagune pour contempler les grandes pirogues menées par des équipes de plusieurs dizaines de rameurs.

Gadmer poursuit son périple vers le sud. Pour se rendre à Campo, à la frontière d'un territoire sous domination espagnole, aucune route n'existe encore et le convoi chemine le long de la côte, sur le sable des plages, traversant l'embouchure de plusieurs cours d'eau, à gué ou en pirogue. Deux de ces fleuves, la Lobé et la Lokoundgé, se terminent par une cascade qui se jette directement dans la mer, phénomène assez rare que l'opérateur fixe sur la pellicule.

<sup>32</sup> Auguste Zenker est également le fondateur de la ville de Yaoundé en 1889.



SPA 164 H 5175 - *Piste de Kribi à Campo. Aspect du littoral. 19 juillet 1917*

Arrivé à Campo, il embarque sur une chaloupe du poste militaire pour une excursion sur le rio Campo<sup>33</sup>, qui marque la frontière. Près des rives, d'anciennes plantations sont à l'abandon et des chantiers forestiers reprennent leur activité. D'énormes billes d'acajou abandonnées par les Allemands, sont en attente de transport par flottage jusqu'à l'embouchure. Sur les affluents, parcourus de rapides, les indigènes circulent sur de très petites pirogues qui se faufilent entre les rochers. Poursuivant son inventaire ethno-photographique, l'opérateur dresse le portrait des ethnies locales, les *Pahouin*, les *Batanga* et les *Pygmées*.



SPA 164 H 5163 - *Campo. Quatre hommes de race Bakélé (hommes nains de la forêt) et un Pahouin.*



SPA 164 H 5164 - *Campo. Type de Bakélé âgé de 50 ans environ et mesurant 1m42. 21 juillet 1917*

<sup>33</sup> Le nom actuel du fleuve est le Ntem.

L'organisation politique des populations en vigueur dans ces contrées littorales est très différente de celle que l'opérateur a pu observer chez les *Bamoun*, où le pouvoir est très centralisé. Le pouvoir politique est ici très morcelé : l'autorité s'exerce d'abord au sein des systèmes de parenté. Le plus ancien chef de famille de chaque lignage tient lieu de chef religieux et de représentant de sa branche ou de son quartier, devant un clan, sorte d'assemblée de tous les chefs de famille<sup>34</sup>.

Frédéric Gadmer retourne ensuite directement à Douala par la mer à bord du vapeur « Fullah ».

#### V. e. La région de Yaoundé et d'Akonolinga, du 7 août au 20 octobre 1917.

Après une dizaine de jours de repos à Douala, Gadmer repart d'Eséka, terminus oriental de la voie ferrée, en direction de Yaoundé. En chemin, il observe la vie quotidienne dans les villages jalonnant la piste : fêtes et tam-tam, technique de construction des cases, etc. A l'occasion de la traversée des fleuves, notamment la Kélé, les porteurs se baignent et se rafraîchissent. La mission photographique croise d'autres convois, puis c'est l'arrivée à Yaoundé, chef lieu de la province du Centre.



SPA 185 H 5623 - Yaoundé. Ferme de Mvogo-Betzi. Un orage. 21 septembre 1917

La ville est édifée sur sept collines entrecoupées de plusieurs cours d'eau et lacs naturels et entourées de montagnes entre 800 m et 1 200 m d'altitude. Le site est en pleine forêt équatoriale et jouit d'un climat doux - température de 22 à 24° - aux faibles amplitudes thermiques. En 1887-1888, l'expédition Kund-Tappenbeck décide de fonder dans cet endroit vallonné, au sol fertile et à la température propice, une station scientifique dédiée à la botanique et à l'agriculture. L'expédition trouve un accord avec le chef local Esono Ela, appartenant à l'ethnie des *Béti*, qui lui réserve un accueil favorable. Le premier nom de la localité est d'ailleurs « Sono station ». Sur l'origine du nom Yaoundé plusieurs théories existent : la plus répandue est que les deux explorateurs auraient demandé à des indigènes qui semaient des arachides, qui ils étaient ; ces derniers auraient répondu qu'ils étaient des *Mia*

<sup>34</sup> Champaud, Jacques, *Villes et campagnes du Cameroun de l'ouest*, Editions de l'ORSTOM, 1983, p. 36

*Wondo*, c'est-à-dire des semeurs d'arachides, expression que les deux Allemands auraient mal comprise ou mal entendue, et traduite phonétiquement par Yaundo, ou Yaunde (qui s'écrivait alors avec un J). Une autre explication, plus plausible, est que les *Batanga* engagés comme porteurs par les deux explorateurs depuis la côte, auraient déformé dans leur langue le mot « éwondo » désignant une branche de l'ethnie des *Béti*, en « jéwondo », qui s'est peu à peu transformé en « Jaundé », « Jawundé », et finalement Yaoundé en 1916, sous l'administration française<sup>35</sup>. La ville est réellement fondée en 1889 par Morgen et Zenker et devient ensuite un poste militaire à partir duquel Hans Dominik mène des expéditions vers le nord et vers l'est. Le botaniste August Zenker, chef de la station, y demeure dix ans et y fonde une famille, épousant une Togolaise puis une femme de Yaoundé<sup>36</sup>.

En 1901, des pères pallotins fondent une mission catholique avec le soutien de l'administration, qui encourage l'éducation des *Béti*, envoyés dans les écoles créées par les prêtres. De ce fait, la population *béti*, qui fréquente aussi leur dispensaire, est fortement christianisée<sup>37</sup>.



SPA 179 H 5520 - Yaoundé. La mission. Pendant la messe. 16 septembre 1917

Les premiers bâtiments administratifs allemands datent du début du XXe siècle, avec la construction de l'hôpital et d'une école publique. Yaoundé devient le siège de l'épiscopat, et le premier évêque du Cameroun y meurt au début de la guerre. A l'époque allemande, Yaoundé est un centre commercial important de la zone forestière, une zone d'échanges entre les populations locales et les factoreries, où on troque de l'ivoire, du caoutchouc et diverses autres productions. Plutôt qu'une capitale, les Allemands envisagent d'en faire une ville de cure pour les Européens convalescents ou fatigués par le séjour sur la région littorale. Mais en 1915, obligés de quitter la zone côtière sous la pression des Alliés, ils y transfèrent leur administration. Jusqu'à la chute de la colonie, Yaoundé devient le centre de la résistance allemande, à partir duquel sont menées des opérations de guérilla - embuscades et

<sup>35</sup> Socpa, Antoine, *Démocratisation et autochtonie au Cameroun*, Lit verlag, Munster, 2003, pp. 48-49

<sup>36</sup> <http://constitutioncamerounaise.skyrock.com/2431590901-Etapes-d-une-histoire-mouvemntee-Yaounde-et-les-allemands.html>, consulté le 10/11/2012

<sup>37</sup> Njeuma, Martin Z., *Histoire du Cameroun – XXe s. Début XXe s.*, L'Harmattan, 1989, p. 146

harcèlement des troupes alliées - suivies de brusques retraits dans la forêt tropicale. Au moment de la conquête, la ville est occupée par des troupes belges, avant de passer sous protectorat français. Après la fin des hostilités, les Français décideront en 1921 d'en faire définitivement la capitale politique.



**SPA 176 H 5465 – Yaoundé. La briqueterie. Briques séchant au soleil. 15 septembre 1917**

La ville possède une briqueterie, qui fabrique aussi des tuiles, des tuyaux en poterie et de la vaisselle. Aussi, tous les édifices sont du même style, solides constructions en briques et toitures résistantes. Gadmer les photographie abondamment : halles du marché, maisons d'habitation, bureaux de la circonscription, hôpital, infirmerie indigène, etc. Du sommet de la

tour centrale de la place d'armes, il prend des clichés de la garnison des tirailleurs à l'exercice, ainsi que des vues générales de la localité.

**SPA 189 H 5737 - Yaoundé. Tirailleurs à l'exercice sur la place d'armes. 21 septembre 1917**

Il visite la léproserie installée en périphérie, que l'on appelle à l'époque le « village de ségrégation ». Il assiste à la sortie de la messe et rencontre le roi Attamingé, autorité locale sortant de l'église avec son épouse. Le 20 septembre, il photographie la première femme française à visiter Yaoundé, qui pose sur son cheval.

La contrée environnante est particulièrement favorable à l'agriculture ; on y cultive choux, poireaux, haricots à rames « qui poussent sans aucun soin », pommes de terre, laitues, fraises etc., toutes espèces potagères dont Gadmer dresse un inventaire photographique méticuleux.



Il reprend ensuite sa route vers l'est, en direction d'Akonolinga, où vivent les Sso, les Vogo-Niengé, les Maka et les Yougonou. Là aussi, le climat est bénéfique et les jardins potagers s'étendent dans la plaine du Nyong, près d'une station météorologique. Dans les plantations, l'opérateur fixe sur ses plaques de verre les jeux de lumière sur les troncs des hévéas. Devant le fort, les piquets d'une ancienne palissade ont pris racine et ont donné un double alignement d'arbres formant une allée ombragée. Là encore, le style des constructions est affirmé : mur d'enceinte en briques solidement étayé et tour de guet du poste militaire, magasin aux vivres bien cadenassé, bureaux de la subdivision, habitations, etc. Sur la maison inachevée de l'ancien administrateur allemand flotte le drapeau français.



SPA 186 H 5691 - Akonolinga. Plantation de caoutchoutiers. 4 octobre 1917

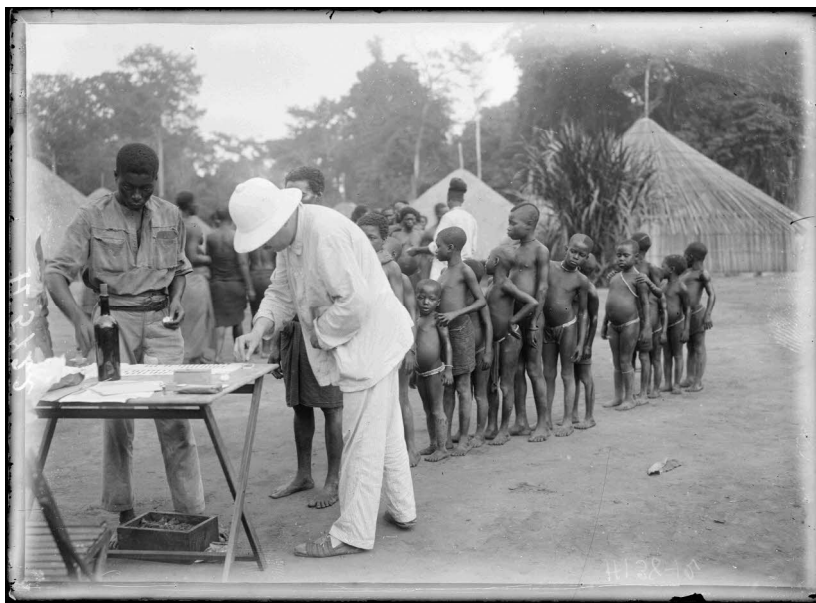


SPA 186 H 5658 - Akonolinga. Observatoire météorologique. 2 octobre 1917

## VI. LA TRAVERSÉE DE L'ADAMAOUA. LA PLAINE DE LA BENOUE

### VI. a. Dans l'Adamaoua, du 21 octobre au 31 décembre 1917

Fin octobre, Frédéric Gadmer quitte Yaoundé et commence un long voyage vers le nord. Il prend la piste et, après avoir traversé la Sanaga au niveau des chutes Nachtigal, il entre en pays babouté, zone de peuplement s'élevant en pente douce jusqu'au pied de la falaise qui borde le sud du plateau de l'Adamaoua. Le pays des *Baboué* (ou *Vouté*) apparaît comme



« une zone de transition entre le Cameroun méridional – pays de forêt continue [...] largement francophone et christianisé – et le Cameroun septentrional, musulman et traditionaliste <sup>38</sup> ».

SPA 188 H 5722 - Route de Yaoundé à Yoko. Monken. La vaccination. 20 août 1917 <sup>39</sup>

Il passe les villages de Bilingué-Kombé, Nyem, M'Baré etc. A Mankim, un

<sup>38</sup> Siran, Jean-Louis, *Emergence et dissolution des principautés guerrières vouté (Cameroun central)*, Journal des Africanistes, 50,1, (1980), pp 25-57, consulté sur <http://www.persee.fr>

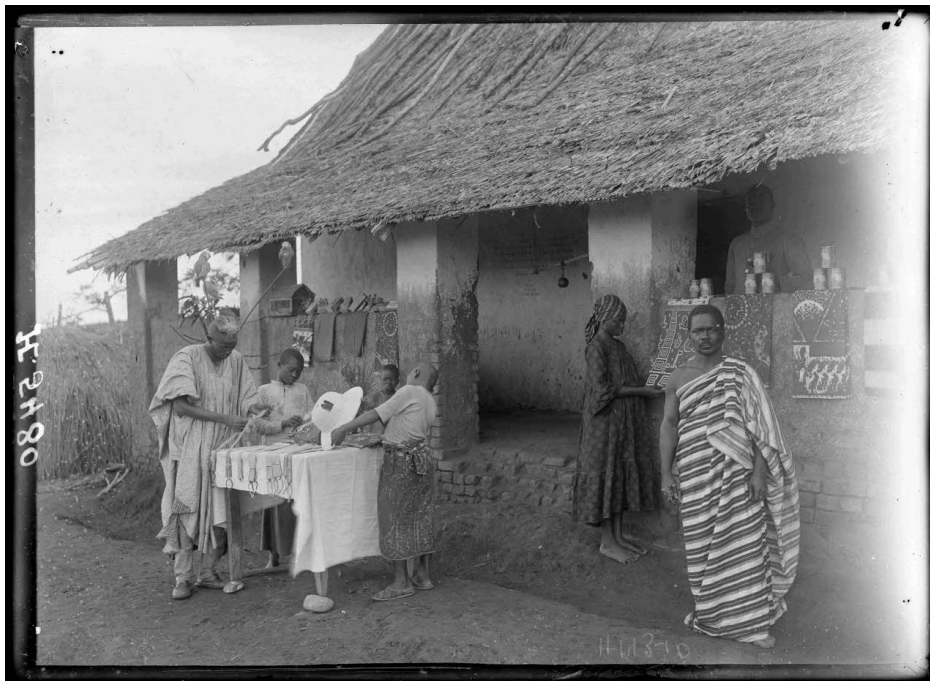
<sup>39</sup> De nombreux clichés ont été pris en été, lors d'une excursion à Yoko que l'opérateur effectue pendant son séjour à Yaoundé.

médecin vaccine en série toute la population ; son aide, un tirailleur, désinfecte le bras des patients qui attendent leur tour en file indienne. L'opérateur photographie au passage quelques types humains et costumes traditionnels, assistant à une revue des modes capillaires chez les femmes babouté, avant d'arriver à Yoko.



**SPA 188 H 5719 - Route de Yaoundé à Yoko. N'ghila. Différents genres de coiffures de femmes, cheveux enduits d'argile. 18 août 1917**

Située à 1250 m, sur une falaise en limite sud de l'Adamaoua, Yoko marque une coupure géographique très nette entre la plaine de la Sanaga, d'une altitude moyenne de 600 m, couverte de galeries forestières, de marigots et de cultures, et la savane arborée du nord. Elle marque également un changement dans le style des habitations traditionnelles : on passe de la case rectangulaire des zones forestières à la maison ronde à toit conique.



au centre des villages trône la case à palabre, grand édifice circulaire construit sur piliers de bois, qui occupe, si le terrain s'y prête, une position élevée.

**SPA 177 H 5480 - Yoko. Une factorerie. 25 août 1917**

*On y vend du pagne imprimé, des bretelles, un casque colonial et divers petits objets artisanaux. Deux perroquets observent les clients.*

C'est aussi une zone d'échanges commerciaux entre la forêt et les hauts plateaux, où circulent toutes sortes de denrées : le Nord fournit de l'ivoire, des produits vivriers (maïs, haricots,

arachides), de la volaille et des chèvres, tandis que le sud vend de l'huile de palme que les plateaux ne produisent pas. Les populations forestières font également transiter vers le nord les marchandises européennes : armes et munitions, sel, perles, tissus<sup>40</sup> et divers articles d'habillement, vendus dans les factoreries.



Yoko est dotée d'un poste militaire imposant : mur d'enceinte crénelé et véritable donjon percé de meurtrières, surplombant une vaste cour où se déroulent les exercices. Les tirailleurs prêtent leur concours à un médecin pour la préparation de vaccins antivarioliques : ils aident à maintenir sur la table d'opérations une chèvre à laquelle on inocule le virus. Quelques jours après, on prélève la lymphe de l'animal contenant les anticorps, avec laquelle on confectionne les doses de vaccin.

**SPA 184 H 5613 - Yoko. Tirailleurs dans la cour du poste. 25 août 1917**

La ville est un poste avancé du *lamidat* de Tibati, située plus au nord. Il s'agit du premier *lamidat* de l'Adamaoua que l'on traverse en venant du sud. L'existence de ces structures géographiques, qui sont des chefferies traditionnelles musulmanes, sièges d'une justice et d'une autorité religieuse,

remonte au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Le pays était auparavant occupé par diverses ethnies : *M'Bororo*, *M'Boum*, *Djafoun*, *Nyem Nyem*, *Ding Ding*, *Ako...* dont le mode de vie et les structures sociales ont été bouleversés par l'arrivée des *Peul*.



**SPA 200 H 6087 (détail)**  
*Tibati. Type d'homme de race*  
*Ditam. 3 décembre 1917*



**SPA 202 H 6183 (détail)**  
*Garoua. Type d'homme foulbé.*  
*12 janvier 1918*



**SPA 200 H 6090 (détail)**  
*Tibati. Type de femme*  
*Ding Ding. 3 décembre 1917*

Originaire de l'ancien empire du Mali, ce peuple d'éleveurs de bétail, de religion musulmane, commence sa migration dès le XIV<sup>e</sup> siècle. Après plusieurs déplacements, les *Peul*, ou *Foulbé*, arrivent dans l'Adamaoua avec leurs troupeaux et nouent initialement des relations

<sup>40</sup> Champaud, Jacques, *Villes et campagnes du Cameroun de l'ouest*, opus cit., p. 39

pacifiques avec les autochtones animistes auxquels ils payent un tribut. Mais la situation se dégrade et la coexistence avec les groupes ethniques sédentaires se teinte de violence. En 1804, pour mettre fin aux mauvais traitements dont ils sont l'objet, un prédicateur, Ousman Dan Fodio, prêche le *djihad*, et les *Peul* prennent le pouvoir dans les territoires du Nord-Cameroun, refoulant une partie de la population dans les hauteurs et soumettant le reste. L'organisation tribale préexistante est remplacée par de nouvelles entités, les *lamidats*, dirigés chacun par un *lamido* (pluriel : *lamibé*)<sup>41</sup>. Les *Peul* ayant asservi les peuples dont ils étaient autrefois les vassaux, l'organisation sociale d'un *lamidat* comprend d'une part les hommes libres musulmans installés sur la contrée et d'autre part les esclaves, issus des peuples cultivateurs autochtones. En effet, comme l'explique C. Collard<sup>42</sup> le but premier des *Peul* n'est pas l'islamisation systématique des habitants, pour deux raisons, dont la première est d'ordre économique : plutôt que d'en faire des « *croyants à part entière* », il est plus intéressant de les maintenir dans un état de sujétion. La seconde est d'ordre psychologique : « *pour les Peul, et surtout ceux du Nigeria et du Cameroun, descendants et héritiers de la grande tradition d'Uthman Dan Fodio, l'Islam se confond volontiers avec le fait d'être peul, justifie et explique à leurs yeux le système social et politique dont ils sont les initiateurs [...] et les bénéficiaires, renforce enfin leur sentiment de se sentir « autres » vis-à-vis des ethnies qui les entourent. Sous cet aspect, on pourrait parler d'une sorte de confiscation de l'Islam à leur profit* ».

Avant l'arrivée des Européens, le secteur sud de l'Adamaoua est donc une zone de trafic d'esclaves : le *lamido* de Tibati, par exemple, impose chaque année aux chefferies du sud un tribut en main-d'œuvre ; et ces dernières doivent par ailleurs envoyer leurs héritiers faire leurs études dans la ville, ce qui conforte l'emprise culturelle et religieuse de la localité sur tout le secteur. La colonisation met fin aux razzias et au trafic d'êtres humains, mais la dualité esclave/homme libre persiste au fil du temps. A l'époque où voyage l'opérateur Gadmer, elle est encore très marquée.



SPA 203 H 6219 -  
N'Gaoundéré village.  
Cortège du sultan en  
déplacement. 24 décembre  
1917

On distingue les esclaves de la basse cour, ou « esclaves de case », qui effectuent toutes les corvées, et les esclaves de la haute cour, formant une caste supérieure susceptible d'accéder à des unités prestigieuses, telle que celle des cavaliers, garde personnelle du *lamido* sans laquelle il ne saurait se montrer en

public. Mais les esclaves d'en bas participent aussi aux sorties officielles, pieds nus et décoiffés : le prestige se mesure à la longueur du cortège. Le summum de la réussite est d'accéder aux postes de chef des cuirassiers, de chef des esclaves de cour, d'homme de

<sup>41</sup> Adala, Hermenegildo et Boutrais, Jean, *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*, Actes du colloque de N'Gaoundéré du 14 au 16 janvier 1992, Editions de l' ORSTOM, IRD

<sup>42</sup> Collard, C., *L'organisation sociale des Guidar ou Baïnawa*, cité par Laurence Boutinot dans son ouvrage *Migration, religion et politique au Nord Cameroun*, L'Harmattan, Paris, 1999, p. 52

confiance, de chef des portiers ou d'agent de liaison, toutes catégories de personnel qui conseillent le monarque et le protègent des intrigues et complots. Comme le souligne Séhou Ahmadou<sup>43</sup>, « *l'association des esclaves à la gestion des affaires de l'Etat a pour effet d'atténuer les tensions sociales, d'éviter les troubles et la contestation, et d'instaurer une servitude docile* ». Elle assure une certaine stabilité. L'ascension sociale ne permet toutefois pas aux esclaves de sortir de leur condition. Lors d'une fin de règne, ils n'ont aucune part au choix d'un successeur et doivent servir celui-ci. Par ailleurs, la disposition spatiale des villes reflète la structure de la société : les esclaves habitent à l'est du quartier du *lamido*.

Bien que la colonisation ait apporté certains aménagements et que nombre d'entre eux aient été affranchis, les rapports sociaux au Nord-Cameroun sont encore très marqués par cette dichotomie. A N'Gaoundéré, par exemple, la soumission des *Mboum* est une obligation historique attachée à une légende ancestrale, selon laquelle ils ne recouvreront la liberté qu'après la chute d'un gros rocher situé au sommet de la montagne qui surplombe la ville. De même l'expression « ceux qui habitent à l'est du palais » désigne parfois des descendants d'esclaves.



SPA 214 H 6783 - N'Gaoundéré village. Femmes portant de l'eau pour le sultan. 20 décembre 1917

Cependant, depuis l'installation des *Peul* au XIX<sup>e</sup> siècle, le métissage avec les autochtones, par le recours aux concubines que les dignitaires prennent parmi les esclaves, et par le mariage à une femme peul auquel accèdent les esclaves les plus élevés, atténue progressivement les différences physiques. Les caractères peul - peau claire, nez aquilin, lèvres minces, cheveux raides – se mélangent avec les caractères des peuples noirs.

Vers le nord, l'architecture et la décoration extérieure des cases se complexifie avec l'apparition de sculptures et de bas-reliefs géométriques sur les murs en pisé, notamment aux encadrements des portes. L'architecture militaire elle-même se modifie. Au lieu des postes imposants construits en dur tels que celui de Yoko, les édifices sont davantage apparentés aux constructions locales.

Outre celui de Tibati, les hauts plateaux de l'Adamaoua regroupent plusieurs *lamidats*. Lors de sa traversée vers le nord Frédéric Gadmer visite notamment celui de N'Gaoundéré, et au retour, ceux de Tingéré et Banyo. N'Gaoundéré, dont le nom signifie « la montagne au nombril », est le plus important. Gadmer note que la localité compte 15 000 habitants. Elle est gouvernée par Ardo Issa Maigari<sup>44</sup>, monarque à l'allure débonnaire, toujours souriant sur les

<sup>43</sup> Ahmadou, Séhou, *Etude de faisabilité du projet de tourisme culturel « La route de l'esclave »*, Université de Yaoundé

<sup>44</sup> Les noms des lamibé et sultans du Cameroun, classés par région et par ordre chronologique, figurent sur la liste « Cameroon traditional states » accessible sur : [http://www.worldstatesmen.org/Cameroon\\_native.html](http://www.worldstatesmen.org/Cameroon_native.html)  
Ardo Issa Maigari règne de 1904 à 1922.

clichés, fier de son train de vie et exposant volontiers devant le photographe sa garde robe, sa collection d'ombrelles, ses musiciens et les nombreuses femmes de son harem.



**SPA 203 H 6214 et 6215 - N'Gaoundéré village. Les parasols et les boubous du sultan.  
22 décembre 1917 (montage)**



**SPA 199 H 6021 - N'Gaoundéré village. Le sultan de N'Gaoundéré sur son divan. 20 décembre 1917**

Il rend visite au chef de poste en grand appareil, suivi d'une escorte de nombreux cavaliers montant des chevaux richement caparaçonnés, de lanciers équipés de longs boucliers en cuir, d'archers, et d'une multitude de valets de pied dont le cortège s'étire dans la campagne.

Le sultan favorise l'artisanat et l'opérateur observe l'activité des corps de métiers, dont les ouvriers – tisserands, teinturiers, tailleurs, brodeurs, cordonniers, bourreliers et forgerons – travaillent au sol devant les cases.

## VI. b. La plaine de la Bénoué, janvier 1918



SPA 202 H 6155 - Garoua.  
*Ecrivains de versets du coran.*  
10 janvier 1918

Quittant N'Gaoundéré, Gadmer continue sa route vers le nord. Après avoir campé à Léré, à Gouna, avoir longé les monts Filinga et le massif du Saari, il passe à Gouna. Ici commence la vaste plaine de la Bénoué, affluent du Niger coulant vers l'ouest. Le convoi traverse de multiples cours d'eau où les tirailleurs se rafraîchissent.

Après un parcours de 300 km, il atteint la Bénoué et la ville de Garoua, capitale de l'actuelle province du Nord et siège d'un important *lamidat*. Ici règne Bouba Dewa, chef religieux des *Peul* musulmans de la région. Les garçons fréquentent une école coranique où on enseigne les versets du Coran à l'aide de tablettes de bois gravées par des scribes.

SPA 202 H 6177 - Garoua. *Famille d'un riche Haoussa.* 12 janvier 1918

Le commerce est tenu essentiellement par les *Haoussa*, ethnie appartenant au groupe soudanais et parlant une langue en partie d'origine berbère. Venus du Niger et du Bornou, ils fréquentent le nord du Cameroun depuis le XV<sup>e</sup> siècle pour y exercer leur activité de façon temporaire, jusqu'à la bordure sud de l'Adamaoua. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment de la conquête de la région par les *Peul*, qu'ils appuient, ils s'y fixent définitivement et se disséminent dans les *lamidats* des hauts plateaux. Ultérieurement ils descendent vers la partie méridionale du Cameroun et échangent des produits avec les factoreries. Ils bénéficient d'une situation prospère si l'on en juge par l'importance de leurs maisons aux façades sculptées, et de leurs familles.



Après les installations un peu sommaires des postes de l'Adamaoua, l'ancien poste militaire allemand est ici construit en briques, et dispose de grandes écuries et d'un fortin à demi enterré adossé au mur d'enceinte. Les nombreuses défenses édifiées par les Allemands autour de la cité - fortins, abris et tranchées - subsistent à l'état de ruines.

Dans cette région de plaine alluviale, les sols sont propices à diverses cultures, notamment celle du mil, céréale de base de l'alimentation. Cultivés autour des villages, les épis sont récoltés et disposés en éventail sous forme d'amas circulaires pour le séchage, puis ensilés dans des greniers à mil isolés du sol et hermétiquement fermés pour protéger le grain des rats.



SPA 202 H 6174 -  
Garoua. Femmes portant du mil.  
12 janvier 1918

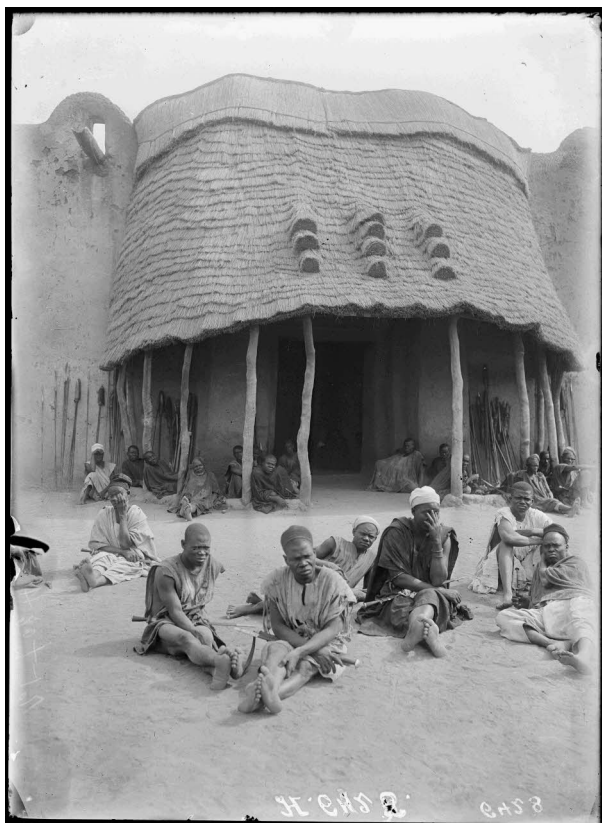


SPA 202 H 6124 -  
Garoua. Grenier à mil dit "Bembal".  
10 janvier 1918



SPA 202 H 6125 -  
Garoua. Pilage du mil.  
10 janvier 1918

Interrompant son séjour à Garoua, l'opérateur fait une excursion de 17 jours à Rey Bouba, à 110 km au sud-est, en remontant la vallée de la Bénoué. Il croise en chemin les premiers baobabs et palmiers dattiers, ainsi que d'autres arbres de dimension imposante, tamariniers, ficus géants produisant du caoutchouc, « daléhis » fournissant la gomme arabique, etc.



SPA 208 H 6428 - Rei-Bouba. Entrée du palais du sultan. 3 janvier 1918

Autrefois habité par les *Dama*, le *lamidat* de Rey Bouba, a été créé en 1804 au moment de la conquête peule. En 1893, il oppose une première résistance à la pénétration des Européens en refoulant l'expédition de Siegfried Passarge venue de Garoua<sup>45</sup>. L'Angleterre serait toutefois favorable à une présence allemande dans ce secteur de la Bénoué, pour contrer les velléités d'expansion des Français vers l'ouest, depuis le Tchad. En 1898 l'armée du *lamido* remporte une victoire à Djouroum contre une nouvelle tentative d'installation allemande. Puis les tensions s'apaisent et un nouveau *lamido* est élu par ses sujets avec l'approbation des Allemands. Bouba Djamma accède ainsi au pouvoir en 1906 et règne jusqu'à sa mort en 1945, assurant à la région une longue période de calme et de prospérité sur un territoire d'environ

35 000 km<sup>2</sup> qui correspond à l'actuel département du Mayo Rey. Au cœur de la cité, il habite un palais occupant une surface de plusieurs hectares et entouré de murailles de plus de 7 m de hauteur. Construit dans la 1<sup>ère</sup> décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, l'édifice demeure intact à ce jour et se

<sup>45</sup> Passarge, Siegfried, *Rapport de l'expédition du comité allemand pour le Cameroun au cours des années 1893-1894*, opus Cit.

trouve classé au patrimoine mondial par l'UNESCO. Gadmer photographie les notables devant l'entrée principale.

La région est vouée à la culture du mil, du tabac et du coton avec lequel les tisserands fabriquent de longues et étroites bandes de tissu qui sont ensuite cousues pour faire des vêtements.

## VII. DANS L'EXTREME-NORD JUSQU'AU LAC TCHAD, février à avril 1918

### VII. a. De Garoua à Mora



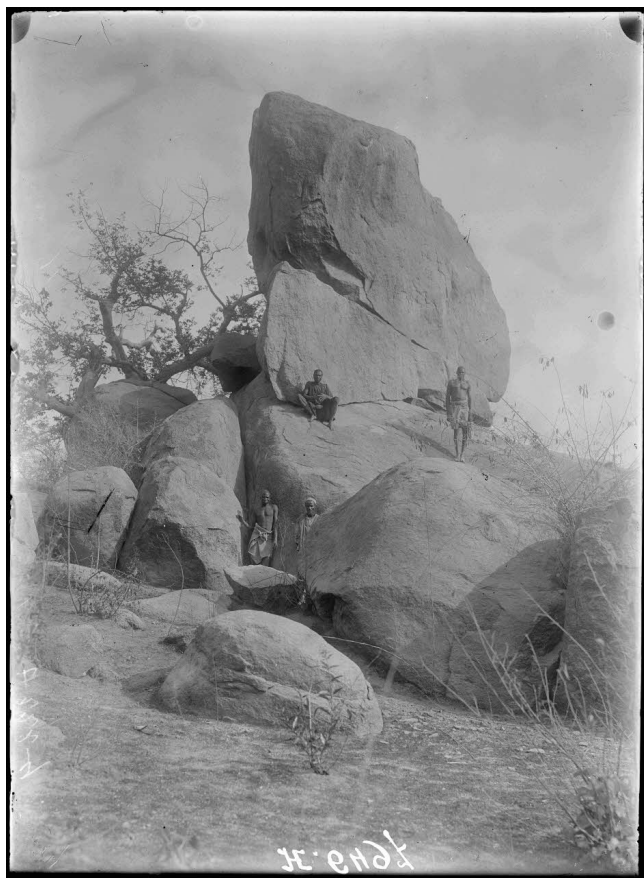
SPA 202 H 6161- *Garoua. Types de Kirdi des montagnes. 11 janvier 1918*

Au début du mois de février 1918, Frédéric Gadmer quitte Garoua et reprend la route du nord en direction de Maroua. Passant par Guider, il traverse une région granitique où d'énormes blocs de rochers arrondis parsèment le paysage. Le convoi traverse plusieurs rivières, les *mayo*, dont le lit est à sec à cette époque de l'année.

Pour améliorer l'ordinaire, les porteurs vont à la chasse et capturent parfois un phacochère. Le pays est habité par les *Kirdi*, terme qui ne désigne pas une ethnie particulière, mais plutôt un regroupement de diverses tribus qui se définissent par leur non appartenance à la religion musulmane. Le nom viendrait d'une déformation idiomatique du mot « Kurde », qui désigne de manière péjorative les païens par rapport à l'Islam. Ces peuples se sont retirés dans les

zones montagneuses ou dans les plaines marécageuses du nord lors de l'installation peule. Ils élèvent du bétail et cultivent le mil sur les pentes, dans des champs en terrasses bordés de murets soigneusement entretenus.

Poursuivant son trajet, l'opérateur parvient à Maroua, capitale de l'actuelle province de l'Extrême-Nord. Le *lamidat* de Maroua est le dernier à être entré en contact avec les Allemands, qui l'ont occupé de 1902 à 1914. Après une farouche résistance des habitants, Hans Dominik et ses troupes enlèvent la place, faisant plus de 300 morts. Le *lamido*, en fuite dans les montagnes environnantes, est rattrapé et tué. En 1918, règne son 4<sup>e</sup> successeur, Mohammadou Saadjo, qui se maintient au pouvoir jusqu'en 1943. Maroua est un haut lieu de l'artisanat ; les trois spécialités de la ville sont le textile, notamment la fabrication de tapis de selles ornementés, le travail du métal et celui des peaux de moutons, qui sont teintées en rouge. La production, que les Allemands ont commencé à organiser en corporations, est de qualité et les Français favorisent son développement. La ville est dotée d'un poste militaire, d'une école française et d'une école coranique. Dans cette région septentrionale, l'opérateur rencontre pour la première fois des chameaux.



SPA 209 H 6497 - Mora. Gros bloc de granit gris-rosé. 25 février 1918

Après quelques jours de marche, le convoi de la mission photographique se trouve à Mora, dernier bastion de la résistance allemande en février 1916. Voici le récit des conditions de vie des derniers soldats retranchés dans la place, recueilli le 5 avril 1916 par le lieutenant-colonel Brisset auprès de l'adjudant indigène Somba, tel qu'il figure dans le Journal des marches et opérations de la colonne du Nord-Cameroun : « Tous les défenseurs étaient répartis par petits groupes sur toute la périphérie de la position allemande, dans ses saillants naturels : ils avaient creusé des trous profonds dans les parties du terrain favorables et la canonnade était contre eux sans efficacité. Les Allemands ne trouvaient de l'eau que dans les 5 puits de Sédoué ; c'est la nuit que les femmes et les boys allaient remplir les bourmas. Ils conviennent que notre feu les gênait fort

mais qu'ils n'ont jamais manqué d'eau. Ils ont toujours du mil en abondance, mais presque jamais de viande, pas de sel, pas de beurre. Au début, le capitaine Von Raben avait emmené sur la montagne 57 chevaux, 12 chameaux, 9 bourriquets, 100 bœufs ; tous ces animaux ont été consommés ; ensuite on n'avait d'autre viande que les cabris que les patrouilles parvenaient à introduire dans la place. Les Européens, depuis décembre 1914, étaient au même régime que leurs tirailleurs. Le capitaine Von Raben jouissait de l'affection de ses hommes : c'est à cause de lui que ceux-ci sont restés fidèles à la cause allemande [...] La capitulation a eu lieu parce que les Anglais ont fait connaître à Von Raben l'occupation totale du Cameroun. Von Raben a réuni ses hommes, il leur a exposé la situation ; il leur a dit qu'ils devaient dorénavant servir les Anglais et Français comme ils avaient servi les Allemands. Il obtint de l'argent des Anglais et régla leur solde. L'adjudant a touché 607 francs, les simples tirailleurs 200 francs<sup>46</sup> ». L'opérateur consacre pas moins de 25 clichés au système défensif construit par les Allemands, qui est en ruines : fortins construits autour de la ville, positions dans les montagnes environnantes. Il photographie aussi les positions que les Français occupaient avant la reddition, dans les villages de Sava, Vamé, et N'Dala. A proximité demeurent les tombes de deux soldats anglais des Nigerian field forces tués à l'ennemi en novembre 1914.

Le lamido de Mora vit dans le faste, dont il fait étalage lors de ses sorties, accompagné d'un serviteur portant son ombrelle, de valets agitant des chasse-mouches, de cavaliers et de lanciers. Il monte un cheval richement caparaçonné, portant une selle brodée recouvrant un tapis de selle rehaussé de perles ; le collier et le mors et les œillères sont décorés de pièces métalliques - croissants de lune, étoiles - de filigranes et de passementerie. Sa parenté et ses dignitaires sont richement vêtus ; ses femmes et ses filles sont littéralement couvertes de

<sup>46</sup> Journal des marches et opérations de la colonne du Nord-Cameroun, 4 octobre 1915 – 16 avril 1916, référence 26 N 1371/1, Service historique de la Défense, pp. 262-263, consulté sur <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr>

bijoux : volumineux colliers, nombreux bracelets et parures de tête recouvrant presque entièrement leur visage.



SPA 209 H 6523 - Mora. Le cheval du lamido caparaçonné. 25 février 1918



SPA 209 H 6438 - Mora. Les filles du lamido. 26 février 1918



Dans les montagnes environnantes, les *Kirdi* cultivent des terrasses aménagées en altitude au milieu des blocs granitiques ; ils construisent de petites cases rondes en pierres regroupées par familles, et des silos pointus coiffés de paille.

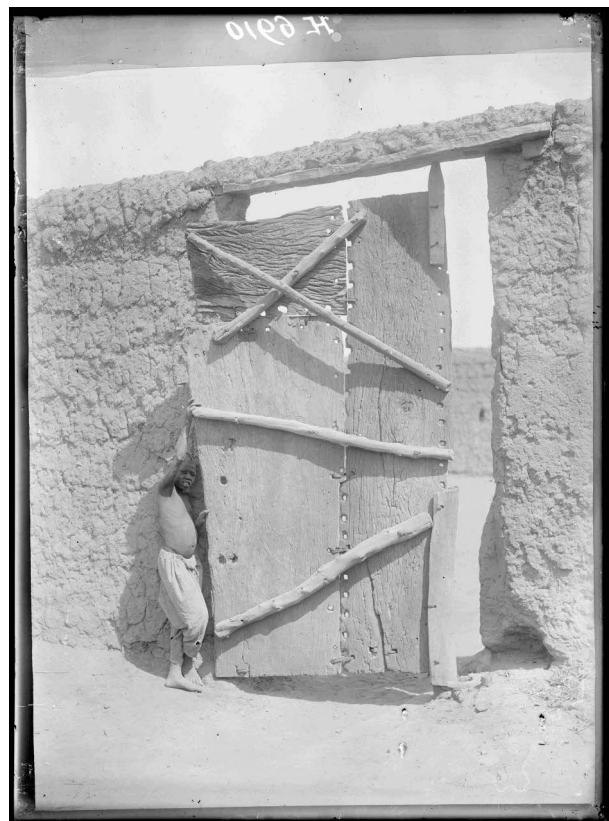
SPA 206 H 6358 - Montagne de Mora. Vue panoramique de Vamé, position française (détail). 1<sup>er</sup> mars 1918

### VII. b. De Kousséri au lac Tchad, sur le Chari.

Le convoi de la mission photographique poursuit vers Kousséri à travers la plaine sur des pistes bien entretenues et bordées de caniveaux. C'est le cœur de la saison sèche, le sol est par endroit craquelé et les routes sont praticables, mais la région porte encore quelques traces des inondations provoquées par les crues pendant la courte saison des pluies, qui se situe en août et septembre. La région est habitée par les *Kotoko*, animistes et agriculteurs, et les Arabes *Choa*, pasteurs transhumants d'origine égyptienne. Autrefois capitale d'un royaume vassal des *Bornou*, la ville est située sur la rive sud du Logoné, près du confluent avec le Chari, en face de Fort-Lamy (actuelle N'Djaména). Le nom vient de l'arabe *ksour*, pluriel de *ksar*, le château.

SPA 216 H 6910 - Kousséri. Porte en bois de l'ancienne habitation de Rabah. 23 mars 1918

Le 22 avril 1900, la ville est le siège d'une bataille entre les forces françaises et un trafiquant d'esclaves originaire de Khartoum, Rabah Fadlallah. Devenu seigneur de la guerre, ce dernier conquiert les régions de l'Oubangui-Chari et du Logoné à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, puis ne cesse de conduire des razzias contre ses voisins. En 1899, il emprisonne et fait exécuter un explorateur français venu pour des pourparlers. En réaction, les colonnes Gentil, venant du Gabon, Foureau-Lamy, venant d'Algérie et Joalland-Meynier, venue du Niger, regroupent leurs effectifs pour mettre fin à ces exactions. A la tête de 1 300 hommes, le commandant Lamy attaque le camp retranché de Rabah, une enceinte carrée de 800 m de côté située à quelques km de Kousséri, au bord du Chari. Il trouve la mort au cours de l'opération. Blessé, Rabah s'enfuit, mais il est reconnu par un tirailleur qui l'achève et rapporte comme preuve à ses supérieurs la tête et une main du fugitif. La ville





de Kousséri est ensuite sous domination allemande jusqu'à la 1<sup>re</sup> guerre. Après le conflit, elle prend le nom de Fort-Foureau.

**SPA 216 H 6915 - Kousséri.**  
*Pêcheurs sur le Logone. 23 mars 1918*

Les habitants pratiquent la pêche au carrelet sur le Logoné, sur des pirogues faites de planches assemblées et « cousues » entre elles. Longeant le cours du Chari depuis son

confluent avec le Logoné, Gadmer se dirige alors vers le lac Tchad et traverse Goulfeï. Le sultan local dispose d'une garde personnelle de « tirailleurs » en costumes peul dotés de fusils, de cavaliers, de lanciers et d'un orchestre de musiciens kotoko. Tous l'accompagnent lors de ses sorties et sont photographiés devant son palais, le *tata*, entouré de hauts murs crénelés. Depuis les terrasses qui le surplombent, la famille et les serviteurs du monarque suspendent des étoffes le long de la muraille et assistent aux parades. Le sultan fait aussi des promenades sur le fleuve à bord de sa pirogue, à l'ombre d'une cabine recouverte d'une tapisserie à motifs « boteh », fleurs stylisées d'origine persane. Le commerce est florissant et un grand marché se tient au bord du Chari. Les artisans - vanniers, mégissiers, tisserands et teinturiers - fabriquent des corbeilles à motifs géométriques, des nattes de paille, des fourreaux d'épées en peau, etc. Un cadi rend la justice.



**SPA 217 H 7036 - Goulfeï. La**  
*rivière de Djimtillo et le Chari.*  
*1<sup>er</sup> avril 1918*

Le convoi embarque ensuite sur deux pirogues et descend le cours du Chari vers le lac, passant par les localités de Dougouia, Mani, Kobéro, Damoulou et Djimtillo, « dernier village français » selon Gadmer, avant d'arriver à l'embouchure, le 2 avril 1918. Les rives du lac Tchad sont couvertes de papyrus dont les

autochtones font des embarcations. Pendant que les piroguiers se baignent et trouvent sur la plage un crocodile mort, l'opérateur établit son campement. Les tirailleurs préparent des poissons pêchés dans le lac. Après cette journée de villégiature, le convoi fait demi-tour et reprend le lendemain la navigation sur le fleuve, remontant le courant vers le sud-est.



SPA 218 H 7052 - *Lac Tchad. Papyrus.*



SPA 218 H 7056 - *Lac Tchad. Pirogues en papyrus. 2 avril 1918*

### VIII. RETOUR VERS LE SUD.

Après 16 mois de reportages photographiques à travers tout le pays jusqu'aux confins du Tchad, Frédéric Gadmer ne met que 4 mois à regagner le terminus nord de la ligne ferroviaire, puis Douala, pour s'embarquer vers la métropole. Il accomplit les 1 700 km de piste qui séparent le lac Tchad de Nkongsamba, en 85 jours de marche environ, ce qui représente une moyenne de 20 km par jour ; il prend assez peu de repos car il ne reste qu'un jour ou deux dans les principales villes traversées. Il emprunte un chemin différent, croisant au début quelques localités traversées à l'aller, puis s'en écartant vers l'ouest à partir de Garoua. Il longe alors la frontière occidentale actuelle du Cameroun, les monts Atlantika et Bambara. Suivant le rebord ouest de l'Adamaoua, il passe par Tingéré (ou Tinguéré) et Banyo, puis Fouban, déjà visitée plus d'un an auparavant, pour finir à Nkongsamba où il prend le train vers le littoral.

#### VIII. a. Retour à Maroua par le Logone, du 3 avril au 21 mai 1918

SPA 219 H 7125 - *Karnak-Logone. Le sultan et ses conseillers sur la terrasse de sa maison. 15 avril 1918*

Remontant le cours du Chari et longeant l'actuelle frontière du Cameroun avec le Tchad, Gadmer repasse à Goulfey et Kousséri, puis poursuit jusqu'à Karnak-Logoné où il assiste à la fabrication d'une pirogue en bois d'« Arzail » dont les ouvriers assemblent les éléments à l'aide de lanières. L'architecture de



la région se caractérise par des édifices à toit plat dont la terrasse sert parfois de lieu de palabre. Les villages sont protégés par de hauts murs en terre. On vit ici de la pêche, pratiquée au carrelet, à la senne ou à l'aide de grandes nasses. Le fleuve fournit abondamment du poisson qui se vend séché sur les marchés. L'activité artisanale est la même qu'à Kousséri : tissage, tressage de nattes et d'ustensiles de pêche, fabrication d'outils en métal, cordonnerie, etc. Sur les bords du fleuve s'étalent des champs et des potagers à travers lesquels sont aménagés des canaux d'irrigation qui sont alimentés au moyen de chadoufs, appareils à balancier servant à puiser l'eau ; les *Kotoko* et les *Bornouan* y font pousser des aubergines, des oignons, du « nélé<sup>47</sup> » et du « blé du Kanem ». Plus loin les paysans défrichent la végétation et sèment du mil.



SPA 219 H 7101 - *Karnak- Logone.*  
*Jeunes femmes kotoko. 14 avril 1918*

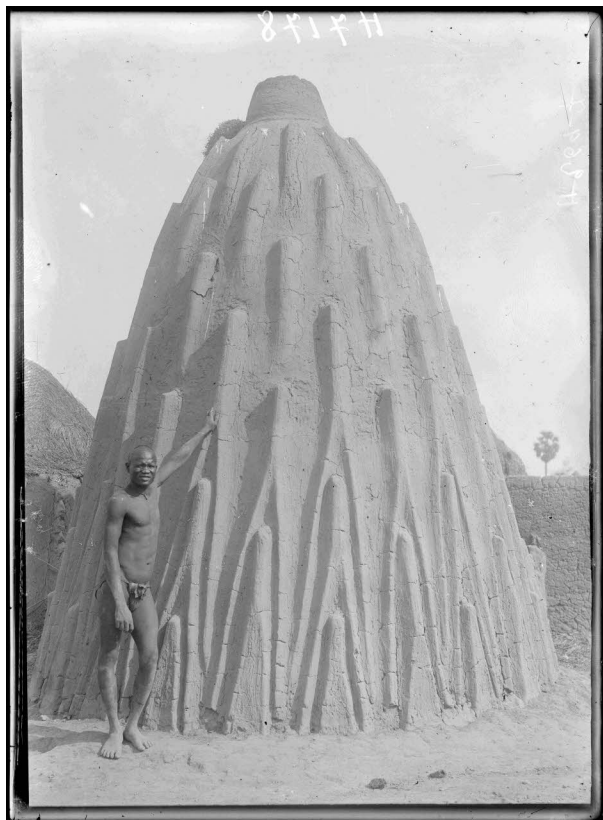


SPA 219 H 7105 - *Karnak- Logone. Femme bornouan. 14 avril 1918*



SPA 220 H 7145 - *N'Godéni. Marchands de poissons secs. 18 avril 1918*

<sup>47</sup> Nom local du *Parkia africana*, plante à fleurs rouges produisant des petits fruits à pulpe sucrée et dont les graines torréfiées servent à faire une boisson.

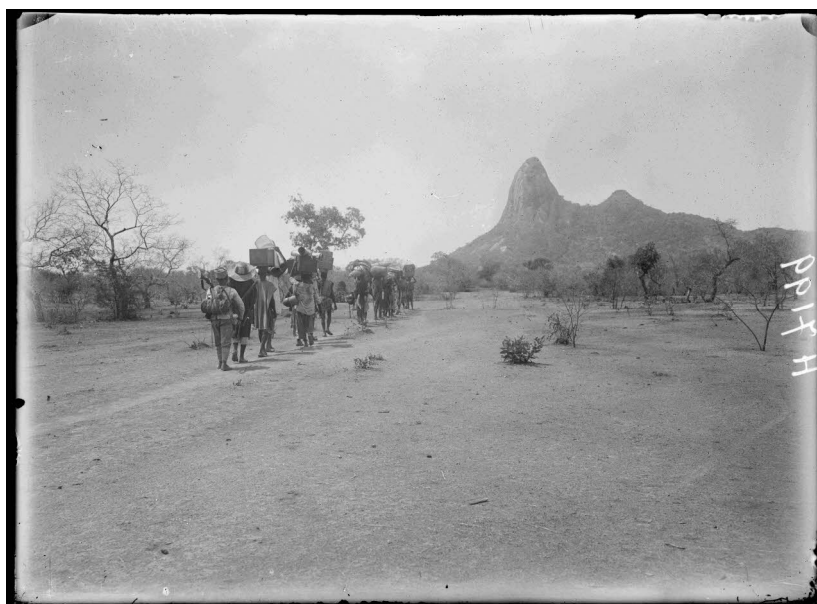


SPA 220 H 7178 - Pouss. Dessins extérieurs des parois d'une case kirdi-massa. 23 avril 1918

Passant par Pouss, l'opérateur photographie les fameuses « cases obus » typiques de la localité. Les habitants construisent ces édifices de forme conique striés de cannelures et de pointes, caractéristiques de l'architecture *Moussgoum*. Les superstructures extérieures des murs n'ont pas uniquement une vocation décorative : elles servent à la fois d'échafaudage au cours de la construction, de contreforts et de système d'évacuation de l'eau pluviale. Les cases sont groupées par cinq pour une famille et disposées autour d'un grenier à mil. Celles qui existaient en 1918 ont toutes disparu, mais des associations ont récemment réalisé des reconstitutions.

#### VIII. b. De Mendif à N'Kongsamba, juin 1918

Quittant les rives du Logone, Gadmer oblique vers le sud-ouest en direction de Maroua et traverse Bogo, ancienne résidence du *lamido* de Maroua, puis Balasa, où se tient un marché. Après Maroua, il se dirige vers Mendif, dont le rocher se distingue de très loin dans la plaine. Ce point de repère est connu jusqu'en Europe depuis les descriptions qu'en ont faites les explorateurs du XIXe siècle. Jules Verne le cite dans « Cinq semaines en ballon », au moment l'aéronef survole la plaine de Yola (dont il est pourtant fort éloigné...), accompagné d'une gravure intitulée « le cratère du mont Mendif ». Il a probablement lu le récit de l'explorateur Henrich Barth, lequel présume qu'il s'agit d' « un volcan basaltique éteint, au sommet double » et parle de « la célébrité dont il jouit en Europe »<sup>48</sup>. L'observation était presque exacte, à la différence que ce qui reste du volcan, c'est uniquement le contenu de la cheminée centrale, le cône ayant disparu avec l'érosion.



SPA 221 H 7199 - Route de Maroua à Mendif. La piste à 2h 1/2 au sud-est de Maroua.

<sup>48</sup> Barth, Henrich, *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*, Paris, 1909, p. 180. Réédité par Adamant media corporation, 2005

La plaine entourant cette curiosité géologique est parsemée d'énormes bombements granitiques arrondis, entourant un campement militaire établi au pied de la montagne. Depuis un de ces sommets, l'opérateur réalise des vues à 360° sur la région, sur le marché et sur les déplacements du chef religieux local.



SPA 221 H 7215 - *Mendif. Le sultan sur sa chaise. 3 mai 1918*

Comme dans les autres *lamidats*, le sultan ne se déplace jamais sans une foule d'accompagnateurs. Il sort sur une large chaise à porteurs, avec un serviteur spécialement chargé de l'ombrelle et d'un grand nombre de lanciers, de cavaliers coiffés du chapeau conique des *Peul*, de joueurs de tambour et de trompette, etc.

Poursuivant vers le sud, Gadmer traverse le « Bec de canard », une indentation entre les territoires tchadien et camerounais dont la limite nord dessine la forme d'un bec d'oiseau (voir carte en annexe). Il longe le lac de Léré et retourne à Garoua, où il réalise encore quelques clichés, puis se dirige vers la vallée du Faro. A Kalgé, où les *Bata* cultivent du manioc, le convoi se ravitaille et repart pour Tchamba (ou Tschamba), au pied des monts Atlantika.

Le nom de la localité vient des *Baaré-Tchamba*, peuplade issue de la Haute-Bénoué, ayant migré vers le sud-ouest vers 1750 suite à une longue période de sécheresse dans l'extrême nord du Cameroun. Leur arrivée est antérieure à celle des *Peul*. De même que ces derniers, ils bouleversent l'organisation sociale préexistante et instituent des chefferies guerrières. Mais, à la différence des *Peul*, ils montent des poneys au lieu de chevaux. Cet animal endurant résiste au trypanosome, un parasite, ce qui est un avantage dans les savanes humides telles que la vallée du Faro<sup>49</sup>. Cependant, au début du XXe siècle, l'animal disparaît quasiment du Cameroun central, par suite des réquisitions allemandes.



SPA 224 H 7355 - *Tschamba. Passage du Faro. 27 mai 1918*

<sup>49</sup> Mohammadou, Eldridge, Le poney conquérant des savanes du Cameroun central (c.1750-1850), in : Baroin C. (ed.), Boutrais, Jean, *L'homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad*. Paris : IRD, 1999, p. 81-106  
Stauch, Alfred, *Le bassin de la Bénoué et sa pêche*, IRD, Paris, 1966

Le *lamido* de Tchamba règne sur une bande de terre étroite le long du fleuve, limitée par les monts Atlantika. Il régent la pêche dont une partie lui revient de droit et prélève une taxe auprès des pêcheurs.



SPA 224 H 7351 - Piste de Garoua à Tschamba. Lamordé-Djungum. Emblème fétichiste de la peuplade Bata. 26 mai 1918



SPA 224 H 7381 - Route de Tingéré à Banyo. Galim. Un conducteur de bétail bornouan. 9 juin 1918

Après être passé à Tingéré (ou Tignère), Frédéric Gadmer entre à Banyo, où la garnison occupe un fort allemand dont l'entrée ressemble à un château féodal : remparts, créneaux, fortes tours carrées et échauguettes<sup>50</sup>. Comme à Maroua, la conquête de Banyo en 1902 par le lieutenant Nolte, adjoint de Hans Dominik, s'est faite dans la douleur : au cours d'une entrevue, le sultan Oumarou refuse de se soumettre et poignarde Nolte ; ce meurtre déclenche un carnage et l'incendie de la mosquée puis l'exécution du *lamido* et de son frère<sup>51</sup>. En 1917, le territoire du lamidat de Banyo est scindé en deux, une partie ouest, le plateau Mambila étant rattachée au Nigeria.



SPA 223 H 7275 - Banyo. Le sultan et le chef de subdivision. 15 juin 1918

<sup>50</sup> Voir photo SPA 223 H 7272, page 21

<sup>51</sup> Halirou, Abdouraman, *Les lamibés résistants de N'Gaoundéré, Banyo et Maroua au Nord-Cameroun – Etat des lieux, enjeux et implications*, Université de N'Gaoundéré

Les Français et le lamido Yaya, qui règne lors du passage de la mission photographique, semblent entretenir de bonnes relations.

Puis c'est le retour dans la zone des forêts galeries que traverse la piste conduisant à Fouban. L'opérateur fait étape dans l'imposante « case à passagers » édifiée sur une hauteur, un hôtel luxueux pour l'époque et la région, du moins par son aspect extérieur<sup>52</sup> : il s'agit d'une construction mi traditionnelle - mi coloniale de grandes dimensions, entourée d'une véranda occultée par des stores. Le haut des murs est décoré d'une frise d'animaux. En façade, un escalier de style classique descend vers un jardin.

Vers le sud, après le village d'Ekoum et le passage du N'Kam, l'histoire s'interrompt car il manque une boîte de 12 plaques de verre et la fiche manuscrite qui lui correspond, probablement perdues et peut-être jamais parvenues jusqu'à la métropole. On retrouve ensuite Gadmer le 18 juillet à Libreville. Après son arrivée à Bonabéri par le train, il a sans doute profité d'un bateau pour aller visiter le littoral gabonais. Son voyage de retour n'est connu que par les traces écrites de sa dernière fiche, dont les plaques ont également disparu. Après avoir photographié la place Savorgnan de Brazza, l'avenue de la République, plusieurs maisons, le marché et le port, il retourne à Douala et embarque sur le cargo « Europe », maquillé pour déjouer les éventuelles poursuites de l'ennemi. Le 8 août il fait une escale au Dahomey et prend quelques clichés des installations portuaires de Cotonou. Le 19 août il est à Dakar, où il reste jusqu'au 26, et repart pour la France, toujours à bord de l'« Europe », passant près de l'île de Gorée.

Début novembre, il est à nouveau sur le front et son premier reportage en métropole, probablement après une période de repos, a pour sujet les ruines occasionnées par la guerre sur une ligne Metz-Sedan.

*Véronique Goloubinoff*  
*Chargée d'études documentaires*

*22 novembre 2012*

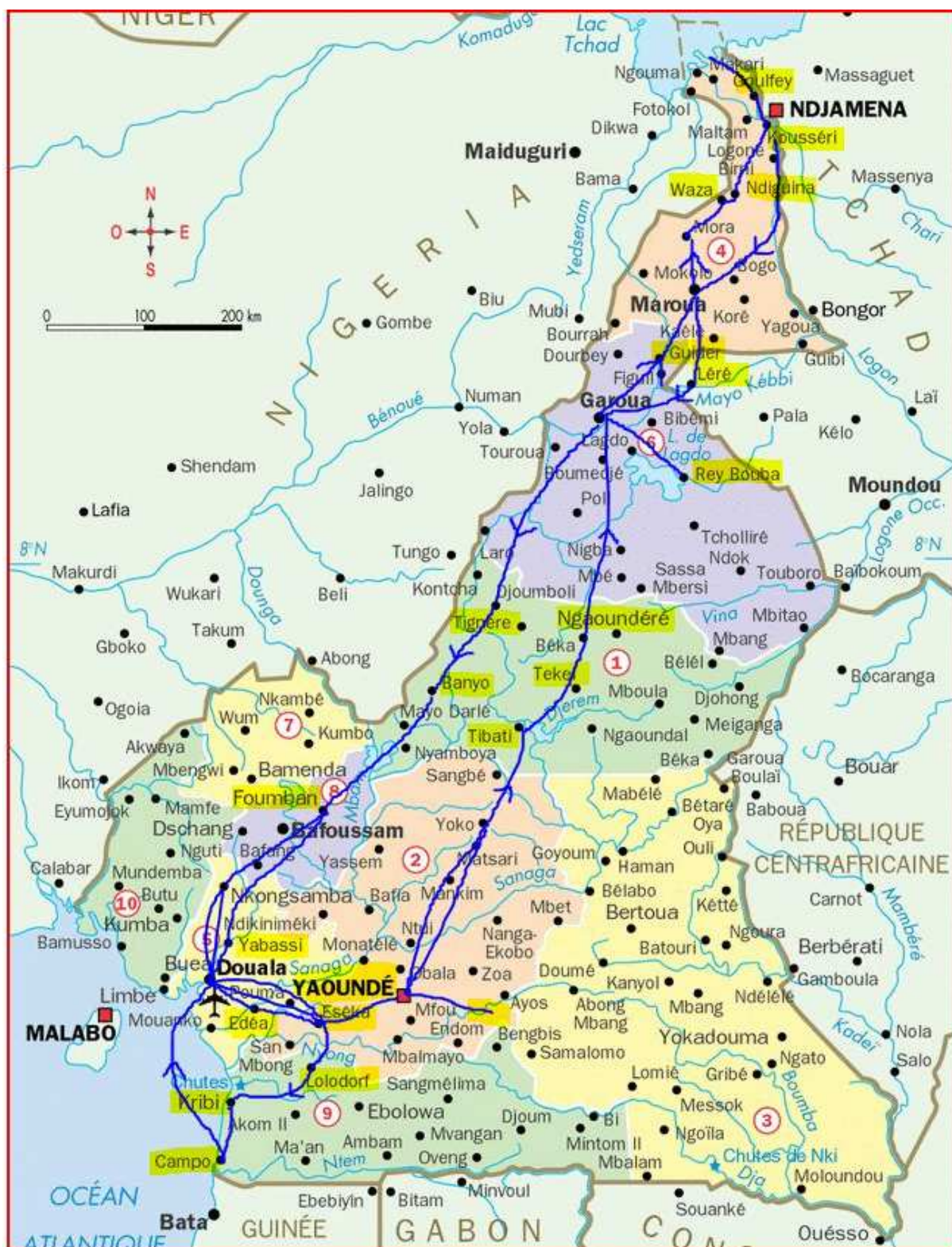
La seconde partie de ce dossier sera consacrée à l'état de développement de la colonie au moment de la transition franco-allemande : agriculture et sylviculture, artisanat, débuts de l'industrie agroalimentaire, transports, commerce mais aussi architecture traditionnelle et coloniale, enseignement et santé (parution en 2013).

---

<sup>52</sup> Voir photo SPA 225 H 7402, page 19

## Annexe 1

Parcours de Frédéric Gadmer du 13 décembre 1916 au 4 juillet 1918



### Régions

- ① : Adamaoua ② : Centre ③ : Est ④ : Extrême-Nord ⑤ : Littoral ⑥ : Nord  
⑦ : Nord-Ouest ⑧ : Ouest ⑨ : Sud ⑩ : Sud-Ouest

## BIBLIOGRAPHIE

Adala, Hermenegildo et Boutrais, Jean, *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*, Actes du colloque de N'Gaoundéré du 14 au 16 janvier 1992, ORSTOM Editions, IRD

Ahmadou, Séhou, *Etude de faisabilité du projet de tourisme culturel « La route de l'esclave »*, Université de Yaoundé

Bauer, Fritz, *L'expédition allemande Niger-Bénoué-Lac Tchad (1902-1903)*, Editions Karthala, Paris 2002, 191 p.

Barth, Henrich, *Voyages et découverts dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*, Paris, 1909, p. 180. Réédité par Adamant media corporation, 2005

Boutinot, Laurence, *Migration, religion et politique au Nord Cameroun*, L'Harmattan, Paris, 1999

Boutrais, Jean, *Le nord du Cameroun, des hommes, une région*, Editions de l'ORSTOM, Paris, 1984, 553 p., consultable en partie sur googlebooks

Champaud, Jacques, *Villes et campagnes du Cameroun de l'ouest*, Editions de l'ORSTOM, 1983

Chauvenet, de, Fernand, *Tchad 1916-1918, carnets de route d'un officier de cavalerie*, L'Harmattan, Paris, 1999

Collard, C., *L'organisation sociale des Guidar ou Baïnawa*, cité par Laurence Boutinot dans son ouvrage *Migration, religion et politique au Nord Cameroun*, L'Harmattan, Paris, 1999, page 52

Despois, Jean, *Des montagnards en pays tropical. Bamilélé et Bamoun (Cameroun français)*, Revue de géographie alpine. 1945, Tome 33 N°4, pp.595-634

*Etude sur les opérations de l'Est Africain Allemand par les troupes Anglo-Belges*, Revue des Troupes coloniales, n°161, janvier-février 1923, page 82, citée par Rémy Porte dans *La conquête des colonies allemandes, opus cit.*

*Inventaire ethnique et linguistique du Cameroun sous mandat français*, Journal de la Société des Africanistes, Année 1934, Volume 4, n°4-2, pp. 203-208

Johnston, Harry H., *A history of the colonization of Africa by alien races*, consulté sur le site de la bibliothèque de l'université de Caroline du Nord, le 25/06/2012

*Journal des marches et opérations de la colonne du Nord-Cameroun, état-major*, 4 octobre 1915 – 16 avril 1916, référence 26 N 1371/1, Service historique de la Défense, pp. 262-263

Kagou Dongmo, Armand et al. *Evolution volcanologique du mont Manengouba*, universités de Yaoundé, N'Djaména et Orléans

Loumpet-Galitzine, Alexandra, Njoya et le royaume bamoun, Les archives de la société des missions évangéliques de Paris, Editions Karthala, Paris, 2006, 584 p.

Mailer, Henri, le rôle des colonnes françaises dans la campagne du Cameroun – 1914-1916, Comité de l'Afrique française, 123 p., disponible sur <http://www.archive.org/stream>

Mohammadou, Eldridge, Le poney conquérant des savanes du Cameroun central (c.1750-1850), in : Baroin C. (ed.), Boutrais, Jean, *L'homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad*. Paris : IRD, 1999, p. 81-106

Ngando, Blaise Alfred, *La France au Cameroun 1916-1939, colonialisme ou mission civilisatrice ?*, L'Harmattan, Paris, 2002, 232 pages

Njeuma, Martin Z., *Histoire du Cameroun – XXe s. Début XX<sup>e</sup> s*, L'Harmattan, 1989

Owona, Adalbert, *La naissance du Cameroun (1884-1914)*, Cahiers d'études africaines, année 1973, volume 13, n° 49, pages 16-36

Passarge, Siegfried, *Rapport de l'expédition du comité allemand pour le Cameroun au cours des années 1893-1894*, traduit de l'allemand par E. Mohammadou, éditions Karthala, 2010, 622 pages

Porte, Rémy, *La conquête des colonies allemandes, naissance et mort d'un rêve impérial*, 14-18 Editions, novembre 2006, 433 pages.

Prescot, J.R.V., *La géographie politique du Cameroun septentrional sous mandat britannique*, Annales de géographie, Année 1961, Volume 70, n°377, pp. 86-90

Seignobos, Christian et Tourneux, Henri, *Le Nord-Cameroun à travers ses mots - Dictionnaire de termes anciens et modernes*, IRD Editions et Karthala, Paris, 2002

Siran, Jean-Louis, *Emergence et dissolution des principautés guerrières vouté (Cameroun central)*, Journal des Africanistes, Vol.50, n°1, (1980), pp 25-57,

Socpa, Antoine, *Démocratisation et autochtonie au Cameroun*, Lit verlag, Munster, 2003, pages 48-49

Stauch, Alfred, *Le bassin de la Bénoué et sa pêche*, IRD, Paris, 1966

## SITES ET ADRESSES UTILES

### Cartographie :

- <http://www.revafrique.com/geographie/ville-cameroun-359984.html> (localisation de villes par ordre alphabétique, sur carte ou photo satellite),
- Perry-Castaneda Library Map Collection, <http://www.lib.utexas.edu/maps/africa.html> (nombreuses cartes topographiques très détaillées de l'Afrique, produites par la CIA),
- [http://www.cartographie.ird.fr/sphaera/liste\\_cartes.php?iso=CMR&nom=CAMEROUN](http://www.cartographie.ird.fr/sphaera/liste_cartes.php?iso=CMR&nom=CAMEROUN) , (cartothèque de l'Institut de recherche pour le développement, ex-ORSTOM ; nombreuses cartes des populations, de localisation des villages avec les noms anciens, cartes des ressources, cartes administratives, etc.)

### Chefferies traditionnelles :

« *Cameroon traditional states* » accessible sur :  
[http://www.worldstatesmen.org/Cameroon\\_native.html](http://www.worldstatesmen.org/Cameroon_native.html)

### Photographies :

Collection complète des clichés de Frédéric Gadmer consultable gratuitement sur écran à la médiathèque de l'ECPAD, 2 à 8 route du Fort, 94205, Ivry-sur-Seine, ouverte du lundi au vendredi.

Et en partie sur : [http://www.mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr/fr/archives\\_photo/fonds\\_photo/guerre14\\_18/cameroun.html](http://www.mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr/fr/archives_photo/fonds_photo/guerre14_18/cameroun.html)  
(tirages sur papier des plaques photographiques de Frédéric Gadmer, conservés à la médiathèque de l'architecture et du patrimoine, et consultables par province du Cameroun et par thèmes)

## TABLE DES MATIÈRES

### Introduction

I. RAPPELS HISTORIQUES	p.3
I. a. Le Cameroun avant la pénétration occidentale	
I. b. L'exploration et l'occupation de la côte camerounaise	
I. c. Les premiers explorateurs de l'intérieur	
I. d. La colonisation allemande	
III. CONQUÊTE DE LA COLONIE PAR LES ALLIÉS	p.7
II. a. Les forces en présence.	
II. b. Les premiers succès.	
II. c. L'hiver 1914-1915. Les conditions du combat.	
II. d. Les conférences de Douala. Les offensives franco-britanniques et la prise de Yaoundé.	
II. e. Le partage du Cameroun.	
III. L'ORGANISATION DE LA MISSION PHOTOGRAPHIQUE.	p.15
III. a. Frédéric Gadmer, photographe, cinéaste, explorateur.	
III. b. Le matériel et la logistique.	
III. c. Les étapes.	
III. d. Le ravitaillement.	
IV. LA TRAVERSÉE ET LE CABOTAGE LE LONG DES CÔTES DE L'AFRIQUE. L'ARRIVÉE À DOUALA.	p.22
V. VOYAGES DANS LE SUD-OUEST ET LE CENTRE DU CAMEROUN.	p.26
V. a. La découverte du sud-ouest par le rail	
V. b. Au cœur des volcans dans les monts Manengouba	
V. c. En route vers Foumban et le royaume Bamoun	
V. d. Vers la Guinée espagnole	
V. e. La région de Yaoundé et d'Akonolinga	
VI. LA TRAVERSÉE DE L'ADAMAOUA. LA PLAINE DE LA BENOUE	p.42
VI. a. Dans l'Adamaoua, du 21 octobre au 31 décembre 1917	
VI. b. La plaine de la Bénoué, janvier 1918	
VII. DANS L'EXTREME-NORD JUSQU'AU LAC TCHAD	p.50
VII. a. De Garoua à Mora	
VII. b. De Kousséri au lac Tchad, sur le Chari	
VII. RETOUR VERS LE SUD.	p.55
VIII. a. Retour à Maroua par le Logone	
VIII. b. De Mendif à N'Kongsamba	
ANNEXE	p.61
Parcours de Frédéric Gadmer du 13 décembre 1916 au 4 juillet 1918	
BIBLIOGRAPHIE	p.62
SITES ET ADRESSES UTILES	p.63